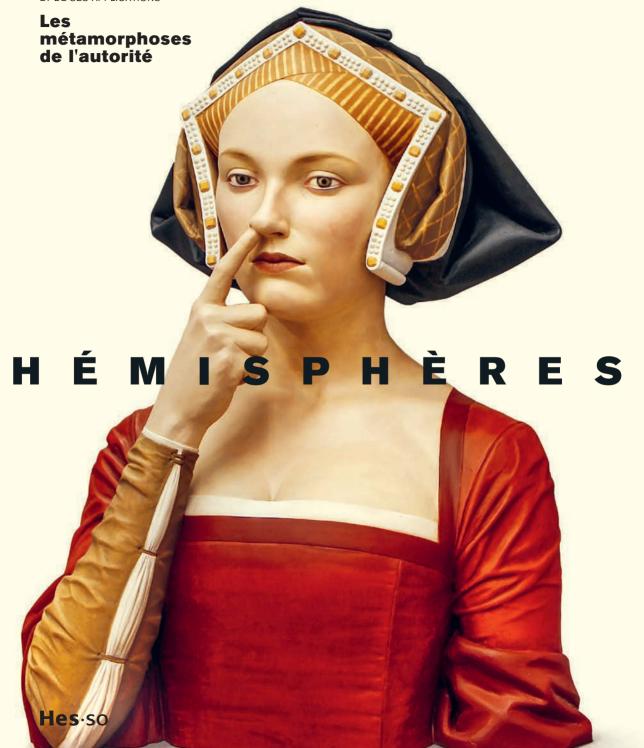
LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS





HÉMISPHÈRES LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS

Les métamorphoses de l'autorité

ÉDITEUR: HES-SO – HAUTE ÉCOLE SPÉCIALISÉE DE SUISSE OCCIDENTALE UNIVERSITY OF APPLIED SCIENCES AND ARTS WESTERN SWITZERLAND



SOMMAIRE



HÉMISPHÈRES

RÉFLEXION

8 | Vers la fin de l'autorité?

GRAND ENTRETIEN

14 | Pierre-Henri Tavoillot

PORTFOLIO

18 | Les cadets à travers l'Europe

ÉCONOMIE

20 | Quand les entreprises se libèrent

FAMILLE

24 | Éduquer avec plus de devoirs que de droits

ΛDI

30 | Déconstruire les rapports de pouvoir

SCIENCE

33 | L'autorité scientifique face à l'open access

SOINS

40 | Entre médecins et infirmiers, une hiérarchie tenace

MUSIQUE

43 | Le subtil rôle du chef d'orchestre

PORTRAITS

46 | L'autorité en question

PHOTOGRAPHIE

52 | Entre propagande et regard critique

PÉDAGOGIE

57 | La légitimité des enseignants remise en cause

AUTORITÉS

64 | Nouvelles normes de probation et d'intégration

WFR

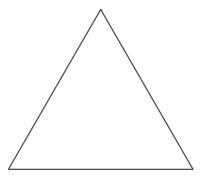
68 | Mon petit superpouvoir et l'algorithme-roi

73 - 91 | Focus sur six recherches

92 - 94 | Actualités HES-SO

95 | Contributions 98 | Références bibliographiques





Autorité rationnelle

Autorité charismatique

Des parents au chef d'orchestre en passant par le web, cette édition d'*Hémisphères* explore les bouleversements des modèles d'autorité auxquels nous assistons actuellement.

Les hiérarchies traditionnelles sont transformées. Le statut à lui seul ne suffit plus. Prenez l'autorité de l'enseignant. Si elle était autrefois basée sur la détention du savoir, force est de constater que chacun a désormais accès à ce savoir. Les élèves ne vont plus respecter l'autorité d'un professeur qui se présente comme omniscient, au-dessus de la critique. En revanche, ils vont accepter de suivre celui qui agit comme accompagnateur bienveillant d'un apprentissage participatif. Nous sommes passé d'un modèle de transmission verticale à une construction dialogique.

Autre évolution majeure: les nouvelles figures de l'autorité se basent davantage sur la détention collective du savoir. Prenez les transformations de l'autorité scientifique. Historiquement, dans un premier temps, pour paraphraser Barthes, ce n'était pas l'auteur, mais la science qui parlait. L'imprimerie a inversé ce paradigme: la place de l'auteur est devenue prépondérante. Depuis les années 1990, les pressions à la publication ont transformé l'autorité scientifique.

ÉDITORIAL

Les évolutions positives de l'autorité

Luciana Vaccaro, Rectrice de la HES-SO

Celle-ci est désormais dépendante des grands éditeurs, ce qui induit des biais importants dans l'évaluation de la science. Les défenseurs de l'open science s'élèvent contre ce monopole des grands éditeurs et ses dérives. De nouvelles plateformes permettent une évaluation ouverte des contenus scientifiques, ainsi qu'un meilleur accès aux connaissances. En parallèle, les futurs utilisateurs sont plus impliqués comme partenaires des recherches ou des processus d'innovation. L'open science est donc une opportunité de repenser le partage des savoirs et l'autorité scientifique, sur des bases collaboratives.

Faut-il s'inquiéter de ces reconfigurations de l'autorité? Au contraire! Les nouvelles figures de l'autorité favorisent la démocratisation du savoir et s'ouvrent à celles et ceux qui en étaient traditionnellement exclus, femmes et jeunes en tête. Cette évolution ne peut que bénéficier à la production des connaissances. Néanmoins, en tant qu'institution d'éducation supérieure, elle nous place devant le défi d'adapter tant nos programmes, notre didactique que nos processus de recherche. C'est une responsabilité collective, que je me réjouis d'assumer avec l'ensemble des acteurs de la HES-SO et, plus largement,

du paysage scientifique suisse.

Difficile, dans notre société, d'identifier des personnes ou des statuts dont l'autorité serait incontestable. L'autorité serait-elle en crise? Au XIX^e siècle déjà, cette question faisait l'objet de nombreux débats.

Vers la fin de l'autorité?

TEXTE | Geneviève Ruiz

¹ François-René de Chateaubriand (1768-1848)est un homme politique français, de même qu'un grand nom de la littérature. Il a rédigé ses Mémoires d'outretombe entre 1809 et 1841. Il souhaitait qu'elles ne soient publiées qu'après sa mort, ce qui a été fait en 1849. Il v retrace ses origines familiales, sa vie. ainsi que des considérations sur l'avenir de la France. L'histoire décrit la société rurale du début

du XIX^e siècle.

La crise de l'autorité sature les discours actuels, notamment politiques ou médiatiques. On cherche à comprendre les raisons de sa disparition ou ses conséquences. Souvent teintés de nostalgie, ces débats ne sont pas nouveaux. «Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités: l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir », écrivait déjà François-René de Chateaubriand dans ses Mémoires d'outre-tombe.

Durant le XIX° siècle, alors que les processus de démocratisation et d'industrialisation bouleversent l'ordre social, «les hommes sont persuadés de voir s'effondrer autour d'eux les autorités traditionnelles, explique l'historien Pierre Karila-Cohen, professeur à l'Université de Rennes 2. Quels que soient leur positionnement politique ou leur classe sociale, ils sont frappés par le caractère incertain d'un monde

dans lequel plus aucune formule politique n'apparaît pérenne et où les trajectoires sociales deviennent imprévisibles. »

Cette incursion historique permet un autre regard sur la crise de l'autorité d'aujourd'hui. Elle fait aussi comprendre que l'autorité représente « une interaction entre deux ou plusieurs individus dans une société donnée et à un moment donné, poursuit Pierre Karila-Cohen. La légitimité qui entoure le détenteur de l'autorité est liée à un ensemble de conditions et de représentations variables dans le temps et dans l'espace. Un pharaon égyptien et ses attributs de pouvoir ne représentent plus l'autorité en 2019. Mais inutile de remonter aussi loin dans l'histoire: le style du monarque républicain Charles de Gaulle ne fonctionnerait plus actuellement.» Les figures d'autorité comme le gendarme, l'instituteur ou le prêtre ont aussi été régulièrement contestées depuis leur création. «Les instituteurs ont pu être perçus comme des suppôts du diable ou les gendarmes caillassés dans certaines campagnes au XIX° siècle, souligne Pierre Karila-Cohen. L'autorité et ses figures font parfois l'objet d'un consensus social, mais toujours limité dans le temps.»

Les Lumières et la fin de l'autorité divine

Ce qui caractériserait le XXIe siècle ne serait donc pas la crise de l'autorité. Mais plutôt la rapidité avec laquelle les configurations d'autorité se succèdent les unes aux autres. Les formes d'autorité caractéristiques de la modernité ne sauraient cependant être comprises sans mentionner le bouleversement des Lumières. Auparavant, pour résumer grossièrement, l'autorité reposait sur un ordre divin ou sur la tradition. De nouvelles idées vont délégitimiser cette forme de supériorité venant d'au-dessus. Pour les philosophes d'alors, la nouvelle autorité doit provenir de l'humanité elle-même et de sa pensée critique. «L'espoir qui réside derrière ces idées est de débarrasser l'humanité de l'arbitraire, observe Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyse belge, auteur de plusieurs ouvrages en lien avec l'autorité. En se basant sur les connaissances rationnelles, les êtres humains vont désormais s'organiser entre eux pour décider.»

Malgré les progrès permis par cette conception, il reste un problème: pour des raisons d'organisation évidentes, la charge d'exécuter les décisions pour la société et la population doit être déléguée à certains individus. Or ceux-ci vont forcément introduire un peu de leur subjectivité dans ce processus. « On souhaite en finir avec la religion, l'arbitraire et la prévalence de certaines positions, précise le psychiatre. Mais on ne fait dans le fond que repousser l'arbitraire, qui ne disparaît pas complètement. Ce problème se trouve à l'origine du processus de délégitimation de toute figure d'autorité ou de toute personne en position de supériorité hiérarchique dans notre société. À commencer par les parents.»

La construction de la figure du chef

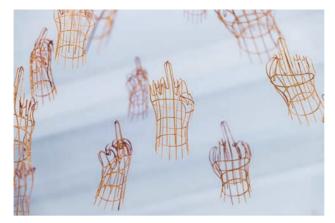
Parallèlement à ces tendances de fond, un autre phénomène historique a marqué le XX^e

siècle: la construction de la figure du « chef ». «La fin du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle ont été marquées par les discours sur le commandement, raconte Yves Cohen, historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales EHESS de Paris et auteur de Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité. Ce mouvement peut être expliqué par l'affaiblissement des autorités traditionnelles comme l'aristocratie, mais aussi par l'irruption des nouveaux phénomènes de masse: grandes usines, guerres, culture et partis politiques de masse... » Dès la fin du XIXe siècle, le commandement devient un problème dans beaucoup de domaines et pour les sciences sociales. Il ne concerne pas seulement le grand chef, à la tête d'une entreprise ou d'une nation, mais aussi les innombrables échelons subalternes jugés indispensables au fonctionnement de toute organisation. Le succès phénoménal de l'ouvrage de Gustave Le Bon² Psychologie des foules, qui deviendra un best-seller mondial, symbolise cette préoccupation transnationale. «La figure du chef apparaît comme la solution à la crise perçue de l'autorité. Une psychologie internationale cherche à savoir quelles devraient être les qualités du chef, comment il pourrait mieux gérer ses subordonnés.»

Face à la critique de l'autorité, ce phénomène de hiérarchisation de la société et de préoccupation pour le commandement déclinera à la fin des années 1960. « Les grandes entreprises seront les premières à remettre en cause leurs hiérarchies, notamment dans le but de réveiller la 'créativité' des employés, analyse Yves Cohen. Elles se rendent compte que le commandement a un coût élevé, en termes d'administration ou de gestion des conflits. » L'historien note également l'importance des mouvements féministes: « Le chef du XX° siècle était conçu comme un homme blanc et son autorité masculine. Les mouvements de libération féminine vont remettre cette vision en cause. »

Au niveau politique, les choses mettront cependant du temps à évoluer. Si des mouvements anti-autoritaires existaient avant même le XX°, les organisations n'ont cessé

² Gustave Le Bon (1841-1931) est un médecin. anthropologue et psychologue social français. Son livre Psychologie des foules, paru en 1895, représente une référence en psychologie sociale. Il v montre que le comportement d'une foule d'individus n'est pas le même que Îorsque les individus raisonnent de manière isolée. Sa vision est que la foule va nécessairement vers le mal ou la violence et qu'elle a besoin d'un meneur pour l'organiser.



L'installation All Fingers Must Point Down de l'artiste et dissident politique chinois Ai Weiwei a été photographiée lors de l'exposition «Ai Weiwei. D'ailleurs c'est toujours les autres» au Musée cantonal des beaux-arts à Lausanne, en automne 2017.

Anonymous est un mouvement hacktiviste, qui désigne les membres de certaines communautés d'internautes. Leur particularité est d'agir anonymement, souvent dans le but de défendre la liberté d'expression. Il s'agit d'un collectif sans chef, sans classement et sans moyen de communication unique.





Stanley Milgram (1933–1984) est un psychologue social américain. Entre 1960 et 1963, il a réalisé une célèbre expérience afin d'évaluer le degré d'obéissance d'un individu à une autorité: il a ainsi montré que les deux tiers des gens pouvaient administrer une punition potentiellement mortelle si un chercheur en blouse blanche le leur ordonnait.



Général, homme politique et écrivain romain, Jules César (100 av. J.-C. – 44 av. J.-C.) réussit au cours de sa vie à concentrer de nombreux pouvoirs exceptionnels, conjointement à un culte de la personnalité reposant sur ses ascendances divines.



La Landsgemeinde est apparue pour la première fois dans le canton d'Uri en 1231. Elle n'existe désormais plus que dans deux cantons: Appenzell Rhodes-Intérieures et Glaris. Cette image a été prise le dimanche 7 mai 2017 à Glaris.

«Rien ne renforce autant l'autorité que le silence»

Léonard de Vinci



Au Moyen Âge, le Prince des Sots ou Seigneur du Désordre (Lord of Misrule en Angleterre) était un officier nommé pour présider différentes festivités qui renversaient temporairement l'ordre établi ou parodiaient les hiérarchies sociales et de genre.

Définitions

Autorité

Du latin auctoritas, capacité de faire grandir, l'autorité est une notion qui comporte plusieurs significations dans la langue française. La plus courante est en lien avec le pouvoir de décider ou d'imposer ses volontés à autrui. Mais l'autorité désigne aussi l'ensemble des qualités par lesquelles quelqu'un s'impose à autrui ou, au pluriel, les représentants du pouvoir politique. Certains philosophes la décrivent comme une influence qui s'exerce sans recourir à la force, ni à la manipulation. Autour de ce terme existent des nuances, comme «faire autorité», «exercer l'autorité», «avoir de l'autorité » ou «incarner l'autorité ».

Anti-autoritaire

Cet adjectif désigne les personnes, courants ou organisations hostiles à toute sujétion politique et intellectuelle. Il va souvent de pair avec un refus de l'État. Parmi les grands mouvements ant-iautoritaires, on peut citer l'anarchisme, le Mouvement du 22 Mars 1968 ou l'Internationale anti-autoritaire.

Autoritariste

Cet adjectif peut désigner un trait de caractère ou un régime politique qui cherche constamment à imposer son autorité, qui abuse de son autorité ou qui ne supporte pas la contradiction.

Désobéissance

Action ou habitude de désobéir, la désobéissance a longtemps eu mauvaise réputation, alors que son contraire, l'obéissance, était considéré comme la reine des vertus. Plusieurs philosophes en appellent désormais à désobéir, verbe qui constitue le titre du dernier ouvrage de Frédéric Gros, prônant «l'urgence qu'il y a aujourd'hui à réapprendre à désobéir».

Légitimité

La légitimité repose sur une autorité fondée sur des bases juridiques, éthiques ou morales. Elle permet dibbenir le consentement des membres d'un groupe.

Pouvoir

Selon le politologue américain Robert A. Dahl (1915-2014), le pouvoir se définit comme la capacité pour A (soit un ou plusieurs individus) d'obtenir de B (un ou plusieurs individus) ce que B n'aurait pas fait sans l'intervention de A.

de se hiérarchiser. Mai 68 représente l'un des premiers mouvements sans véritable chef. Mais c'est à partir du Printemps arabe en 2010 qu'on assistera à une salve de mouvements leaderless, qui poussent la logique plus loin. «Ces mouvements qui s'orientent totalement eux-mêmes partent souvent de questions de moindre importance: en 2013, on a vu des millions de Brésiliens descendre dans la rue pour protester contre la hausse des prix du transport, et la même chose en Turquie pour le refus de la privatisation du parc Gezi, affirme Yves Cohen. Plus récemment en France, les «gilets jaunes» participent à cette tendance. Ils refusent d'avoir des chefs et des porte-parole, même si les médias les choisissent à leur place. » Pour l'historien, ces mouvements correspondent à une réouverture des opportunités démocratiques: les personnes affirment leur « présence » dans la rue et ne souhaitent pas être représentées.

Le travail de la démocratie se retournerait-il contre elle?

Les mouvements leaderless représenteraient-ils l'aboutissement du processus démocratique? « Alexis de Tocqueville parlait déjà au XIXe du travail de la démocratie, rappelle Pierre Karila-Cohen. Il désignait une aspiration de plus en plus forte à l'égalité, hostile à la moindre forme de supériorité et donc à l'idée même d'autorité. Le problème, si l'on pousse cette logique jusqu'au bout, c'est qu'on en arrive à remettre en question toute forme d'autorité, y compris scientifique. Or la démocratie fonctionne avec la nomination de personnes à certaines fonctions en raison de leurs compétences. Cela devient problématique lorsque n'importe qui peut, en quelques secondes ou clics, remettre en question des théories scientifiques basées sur des années de recherche.»

Le «travail de la démocratie» pourrait-il se retourner contre elle en supprimant toute forme d'autorité? « Je ne crois pas que l'avenir soit dans la fin de l'autorité, conclut Yves Cohen. L'autorité de commandement est certes remise en cause, mais les autorités du savoir et du savoir-faire sont appelées à entrer en coopération horizontale les unes avec les autres. » Pour Jean-Pierre Lebrun, nous nous trouvons

à un moment charnière, qui pourrait s'avérer « extraordinairement créateur ou au contraire catastrophique». L'abandon des formes d'autorités arbitraires est libérateur pour les individus. Mais le psychiatre souligne le risque lié au renoncement à toute forme d'autorité, notamment dans le domaine de l'éducation. Car la capacité des parents ou des institutions à dire « non » à l'enfant est essentielle pour l'aider à devenir un être humain. «L'humanité se construit dans la faculté à accepter la frustration, à renoncer à la jouissance. Car ma jouissance doit s'arrêter là où elle se heurte au respect de l'autre. Un adulte doit jouer ce rôle auprès d'un enfant. Si aucun ne s'engage à le faire, cela peut engendrer de nouvelles souffrances psychiques, voire de la violence.» La crise de l'autorité deviendrait alors une crise de l'humanité.

L'histoire du leadership

Depuis le début du XX° siècle, des psychologues, philosophes, sociologues ou économistes tentent de définir ce qui fonde l'autorité. Ils n'ont jamais réussi à se mettre d'accord.

Les leadership studies sont nées aux États-Unis au début du XX°. Leur succès a été tel que, un siècle plus tard, pratiquement toutes les hautes écoles possèdent un département qui leur est dédié. Que cherche-t-on? Comment entraîner l'adhésion sans contraindre.

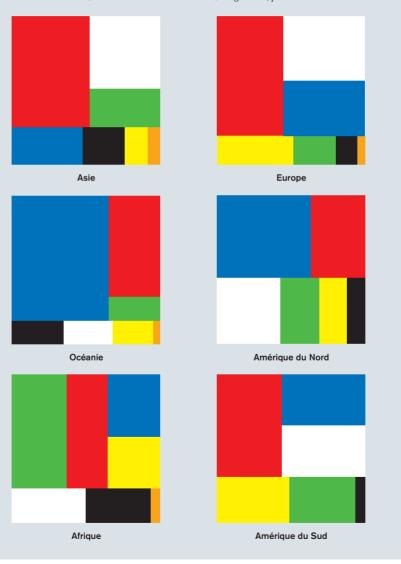
Parmi les principales théories du *leadership*, on peut mentionner celle « des traits », conçue dans les années 1930, qui entend repérer les traits de personnalité qui distinguent les *leaders* des autres. Elle sera mise à l'écart par d'autres approches se distanciant du leadership comme étant un don inné: motiver ou représenter le groupe font partie des compétences qui s'apprennent. Les années 1970 verront l'arrivée du *leader* « transactionnel », qui s'intéresse à ses subordonnés, leur délègue des responsabilités. Suivront le *leader* « transformationnel », mobilisant autour du changement, ou encore le *leader* « authentique », qui agit de façon cohérente avec ses valeurs.

«Ce qui est intéressant dans l'histoire des leadership studies, c'est l'énergie déployée pour définir les qualités des leaders, conclut Yves Cohen, historien. En plus d'un siècle d'efforts, on n'y est pas parvenu. Pourquoi continue-t-on? Parce que ce champ d'étude sert entre autres à confirmer aux futurs leaders qu'ils ont de bonnes raisons de se trouver à un échelon hiérarchique supérieur, puisqu'ils possèdent des qualités attestées par la science.»

Les couleurs des États

Les drapeaux nationaux ne sont pas conçus arbitrairement. Ils traduisent le message ou l'autorité d'un État. La vexillologie, l'étude des drapeaux, atteste que les étendards de nombreux pays présentent des similitudes. Les pays européens ont tendance à avoir des drapeaux tricolores, alors que les pays africains privilégient le vert. Les graphiques ci-dessous présentent, pour chaque continent, les couleurs dominantes des drapeaux nationaux.

TEXTE | Geneviève Ruiz INFOGRAPHIE | Flag Stories, par Ferdio



Pour le philosophe Pierre-Henri Tavoillot, la démocratie contient la promesse de la grandeur pour tout le monde. À condition d'apprendre à obéir, c'est-à-dire, étymologiquement, à « prêter l'oreille ».

Savoir gouverner signifie savoir obéir

TEXTE | Nic Ulmi | ILLUSTRATION | Jérémie Mercier

«Le vrai mystère n'est pas que la démocratie ne fonctionne pas, mais qu'elle fonctionne un peu», écrit Pierre-Henri Tavoillot dans son nouveau livre Comment gouverner un peuple-roi? (Odile Jacob, 2019). En effet. Voilà une méthode de gouvernement a priori improbable dans laquelle le souverain – le peuple – est aussi le sujet. Et voilà un sujet-souverain pas du tout commode, qui souhaite à la fois exercer une liberté sans limites et se mettre dans les mains prévenantes d'une autorité. S'essayer à la quadrature de ce cercle, c'est une mission aussi impossible qu'indispensable selon le philosophe français, auteur d'une quinzaine d'ouvrages portant notamment sur les Lumières, sur les âges de la vie et sur l'autorité. Comment continuer à rendre possible la démocratie, menacée aujourd'hui par les déstabilisations numériques de l'espace public, par la tentation du pilotage automatique et par

les glissements autoritaires vers ses variantes « illibérales »? En commençant par retourner les termes d'une question classique et en explorant d'abord l'art d'être gouverné.

L'obéissance, dites-vous, constitue un attribut essentiel de l'autorité du peuple. Voilà une notion contre-intuitive...

À l'origine, la démocratie est une rupture. Pour l'instaurer, il a fallu lutter contre des autorités qui plaçaient la source de leur légitimité dans la tradition ou dans une transcendance divine. Mais une fois la démocratie installée, la condition de sa réussite est l'obéissance volontaire. Obéir volontairement ne signifie pas être un esclave. Il y a une grande différence entre l'obéissance et la servitude. Obéir – ob audire en latin – signifie étymologiquement « prêter l'oreille », c'est-à-dire être attentif au fait qu'il y a les autres, donc refréner un tant



Bio express

1965 Naissance à Saint-Étienne

1996 Doctorat à Paris-Sorbonne sur *Kant et la* querelle des Lumières

Depuis 1998 Enseignant à Paris-Sorbonne

2000-2002 Conseiller au cabinet du ministre de l'Éducation nationale

2004-2013 Membre du Conseil d'analyse de la société (auprès du premier ministre)

2011 Publie Qui doit gouverner? Une brève histoire de l'autorité (Grasset)

2015 Publie L'abeille (et le) philosophe: étonnant voyage dans la ruche des sages (Odile Jacob, avec François Tavoillot), une histoire de la culture occidentale à travers les déclinaisons allégoriques de cet insecte

2019 Publie Comment gouverner un peuple-roi? Traité nouveau d'art politique (Odile Jacob) soit peu son ego pour accepter les règles qui rendent possible une vie collective où l'on tente de vivre ensemble sans s'entretuer. Dans ce contexte, la réflexion millénaire sur l'art politique est appelée à changer de nature. Jadis, il s'agissait de conseiller le prince sur la façon de gouverner. En démocratie, il s'agit de conseiller le citoyen sur la façon d'être gouverné. C'est difficile, parce que la démocratie n'est pas un régime intuitif, spontané. La citoyenneté démocratique représente un vrai travail, il ne s'agit pas d'un acte de consommation suite auquel on est satisfait ou remboursé.

D'autres, à commencer par le philosophe Henry David Thoreau en 1849, ont placé la « désobéissance civile » au cœur de la citoyenneté. Le problème, selon vous, est que tout le monde peut s'en réclamer, aussi bien moi pour des causes que je juge justes que mon adversaire pour des causes que je trouve abjectes...

La désobéissance civile a permis de lutter contre la ségrégation raciale, ce qui me semble incontestablement justifié. Mais elle peut également être utilisée contre les médecins qui pratiquent l'avortement, contre les bouchers si vous êtes végane, contre les enseignants si vous estimez que les programmes scolaires ne sont pas conformes à ce qu'il faut enseigner... On glisse à partir de là dans un individualisme, une fragmentation qui empêche la vie commune. La désobéissance est une pratique politique qui parfois se révèle justifiée après coup, lorsque le processus l'entérine au bout du compte. Mais on ne peut en aucun cas en faire un principe, car un principe correspond à ce qui vaut en tout temps et en tout lieu.

Pour le peuple, exercer son autorité, c'est obéir. Pour les personnes qui gouvernent, gouverner, c'est servir...

« Autorité » vient du latin augere, qui signifie « augmenter, accroître ». L'autorité, étymologiquement, est un augmentateur. Elle augmente la force d'un pouvoir, à tel point que celui qui a de l'autorité n'a pas besoin de contraindre. D'où vient cette augmentation? On pensait autrefois qu'elle vous venait soit d'ancêtres glorieux, d'un âge d'or

qui vous avait conféré ce pouvoir, soit d'une entité divine. Ce qui caractérise la modernité démocratique, c'est que ces augmentateurs transcendants ont disparu, ou qu'ils ont en tout cas perdu leur évidence. Le grand défi des démocraties est que l'homme s'augmente luimême, que le peuple souverain soit augmenté d'une autorité qui émane de lui seul. Ça paraît absurde et fou, c'est l'image du Baron de Münchhausen qui, plongé dans un marais, ne sait pas comment s'en sortir, jusqu'à ce qu'il ait l'idée géniale de se soulever lui-même en se tirant par les cheveux... Comment un élu, un gouvernant peut-il s'augmenter ainsi? Le seul moyen consiste, je pense, à se mettre au service d'autrui, c'est-à-dire à gouverner d'une manière qui fait grandir à la fois celui qui gouverne et celui qui est gouverné. À travers ce processus - même si c'est là un horizon qui s'éloigne à mesure qu'on s'en approche – la formidable promesse de l'âge démocratique, c'est la grandeur pour tous.

Vous montrez que le peuple n'est pas le point de départ de la démocratie, mais son point d'arrivée.

Le peuple n'est pas une entité, une substance qui préexisterait et qu'il s'agirait de faire émerger. Le peuple ne se définit qu'à travers la capacité collective d'agir. Cette action se déploie à travers quatre méthodes: les élections, qui donnent une légitimité à ceux qui exercent le pouvoir; les délibérations, où l'on discute de la manière dont on veut vivre ensemble; les décisions, qu'il faut prendre à un moment donné en clôturant les délibérations; et la reddition de comptes, c'est-à-dire la remise en jeu, régulièrement, du mandat de ceux qui ont décidé et qui peuvent ainsi, le cas échéant, être écartés de l'exercice du pouvoir. Si ces quatre éléments sont présents, on se trouve en démocratie. S'il en manque un seul, on quitte l'univers démocratique. En Iran, il y a des élections, dont on ne sait pas à l'avance quels seront les résultats, donc de ce point de vue-là c'est une république, mais il n'y a pas d'espace public libre, donc pas de délibération. En Russie, il y a des élections et même des délibérations, même si c'est un peu risqué de s'y adonner. Mais il manque l'étape de reddition de comptes qui fait qu'un mandat est remis en jeu. Poutine gagne toujours à la fin, on ne peut donc pas véritablement parler de démocratie.

Comment internet modifie-t-il ce processus?

Après une période où l'on a vu surgir l'utopie d'une démocratie participative régénérée par le web, on ressent depuis quelques années une forme de désenchantement. Internet nous apparaît désormais comme un espace public numérique qui est à la fois privatisé par les grandes plateformes et ouvert aux quatre vents, au point d'être vulnérable face à des déstabilisations massives telles que des campagnes de fake news et des tentatives de manipulations électorales. Dans mon livre, je cite le témoignage d'Alex Stamos, qui était le responsable de la cybersécurité de Facebook pendant les dernières présidentielles américaines. Selon lui, les déstabilisations de l'espace public numérique émanant notamment de la Russie ont moins pour objectif de faire gagner tel ou tel candidat que de faire en sorte que les citoyens des démocraties perdent confiance dans les élections. L'idée, c'est de répandre chez ceux qui ont perdu le sentiment qu'ils n'ont pas vraiment perdu, et chez ceux qui ont gagné le sentiment qu'ils n'ont pas forcément gagné... Ces déstabilisateurs utilisent ainsi l'espace public, trésor de la démocratie, contre la démocratie.

Le numérique relance aussi le rêve d'un gouvernement automatique.

Il s'agit là d'un rêve anarchiste. Le terme anarchie, au sens de la philosophie politique, désigne l'idée que l'ordre est beaucoup mieux réalisé sans gouvernement. L'anarchie, ce n'est pas le désordre. Le rêve de Proudhon, théoricien anarchiste du XIX^e siècle, était que l'on teste l'idée que le gouvernement représente le principal fauteur de troubles, et qu'il faut s'en passer pour arriver à un ordre parfait. C'est de là que surgit la tentation de dire que tout irait mieux avec un système quasi automatique. On n'en est d'ailleurs pas loin: l'administration, les contraintes économiques, les règles du droit concourent à faire fonctionner beaucoup de choses sans passer par des décisions

politiques. On retrouve ce rêve dans le monde de l'entreprise, qui est le règne des process: mettons en place des process partout, ça nous évitera de devoir décider... Un des dangers du pilotage quasi automatique, qui existe aujourd'hui pour toute une série de thématiques dans l'Union européenne, est que les peuples basculent dans l'autre camp, celui de la démocratie «illibérale», portés par la nostalgie de la dictature ou en tout cas d'un pouvoir fort, qui remet de la décision dans le processus politique et qui gère par exemple la politique migratoire de manière volontariste, comme on le voit en Italie. Je pense que la démocratie libérale doit veiller à naviguer entre ces deux écueils: celui du gouvernement automatique et celui de la démocratie illibérale.

Bien que la démocratie représente un casse-tête, un mystère et un horizon fondamentalement inatteignable, vous vous positionnez contre la boutade de Churchill qui y voyait «le pire des régimes à l'exception de tous les autres».

Vous affirmez que c'est au contraire « vraiment le meilleur ». Qu'est-ce qui vous pousse à cette déclaration...

... d'amour? Je considère que la démocratie représente le meilleur des systèmes parce que c'est le plus conforme à ce qui me semble être la vérité fondamentale de l'humanité: le fait de grandir, de devenir adulte. C'est une chose qu'il faut rappeler, parce que la démocratie est animée par un très fort esprit autocritique. On vous dira que la civilisation de la démocratie est une civilisation capitaliste, qui a détruit l'environnement, qui a été impérialiste, raciste, colonialiste, machiste... OK. Mais la civilisation démocratique est aussi la seule qui a inventé l'anti-impérialisme, l'anti racisme, l'anti-machisme... On peut éprouver de la fierté face à cette capacité d'autocritique et face à cette grandeur qui fait grandir, permettant à chaque personne de devenir une grande personne.





ÉCONOMIE

Médiatisée par des modèles radicaux tels que l'holacratie, la libération des entreprises suscite beaucoup d'intérêt. Davantage responsabiliser les collaborateurs tout en limitant le pouvoir des managers: est-ce vraiment la panacée?

Les entreprises se libèrent

TEXTE | Patricia Michaud

Plutôt que de dire aux salariés comment faire leur travail, il faut leur expliquer pourquoi ils le font: voilà l'un des piliers de la culture des entreprises dites « libérées ». Conceptualisée par Isaac Getz, la « libération » des entreprises a été popularisée il y a dix ans, lorsque le professeur de leadership et d'innovation a corédigé avec Brian M. Carney, l'ouvrage Liberté & Cie. Depuis, elle est sur toutes les lèvres.

Les entreprises libérées (freedom-form companies en anglais), quèsaco? «Globalement, l'idée consiste à promouvoir la responsabilité des collaborateurs et, parallèlement, à limiter le 'pouvoir' des dirigeants», explique Céline Desmarais, co-directrice du MAS «Développement humain dans les organisations » de la Haute École d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud - HEIG-VD —

HES-SO. Au centre de la théorie d'Isaac Getz figure l'idée ancienne que l'être humain aime contribuer, collaborer et travailler; en lui faisant confiance et en supprimant les pratiques empêchant l'expression de son potentiel, on l'aide à s'épanouir, tout en dopant la productivité de l'entreprise. Quant au manager, il se transforme en *leader* serviteur (servant leader) qui se met au service des effectifs, afin d'accomplir un objectif commun.

Modèles plus ou moins radicaux

Étant donné que la libération des entreprises ne constitue pas une théorie mais une philosophie, il n'existe pas de chemin uniforme à emprunter pour y parvenir. Le tissu entrepreneurial compte des exemples plus ou moins aboutis et codifiés, qui partagent néanmoins une culture organisationnelle commune, combinant efficience du collectif

Le jeu vidéo Office Management 101 simule la vie d'une grande entreprise de pièces électroniques. Le joueur se met ainsi dans la peau d'un CEO qui doit engager des employés, organiser les bureaux et imprimer son style de management.

et réalisation individuelle. « Alors que certaines sociétés optent pour une mue radicale, par exemple sur le modèle de l'holacratie, d'autres se concentrent sur quelques aspects, tels qu'une libération des lieux et des temps de travail », poursuit Céline Desmarais.

L'holacratie est un concept formel élaboré aux États-Unis par Brian Robertson, le fondateur d'une entreprise de logiciels. Il prévoit une gestion horizontale: chaque partie de la société est autonome et décisionnaire, tout en dépendant de l'ensemble. L'entreprise suisse Liip, active dans le développement d'applications web et mobiles, a fait le grand saut en 2016. « L'année précédente, notre société, créée en 2007, a franchi la barre des 100 collaborateurs, rapporte Laurent Prodon, expert en holacratie chez Liip. Notre structure hiérarchique était relativement plate dès le départ, mais la situation devenait difficile: vu la croissance des effectifs, il fallait soit introduire une hiérarchie classique, soit trouver une alternative. » Fin 2015, une équipe est partie se former auprès de Brian Robertson.

« Nous avons documenté tous les rôles nécessaires au bon fonctionnement de la société: chargés de projets, développeurs, designers mais aussi fonctions de support (admin, RH, marketing, etc.). Puis nous avons cadré ces rôles et les avons assignés aux collaborateurs en fonction de leurs compétences et de leurs envies. Moi, par exemple, j'exerce une quinzaine de rôles différents, souligne Laurent Prodon. Se voir assigner un rôle équivaut à en prendre la pleine et totale responsabilité, que ce soit la bonne marche de la machine à café, le paiement des salaires ou un mandat confié par un client. » À noter que les rôles similaires sont regroupés en cercles, « qui organisent régulièrement des réunions de gouvernance et ont le pouvoir de redéfinir les rôles ».

Selon Laurent Prodon, l'adoption par Liip de l'holacratie montre des résultats extrêmement positifs. Que ce soit en termes de résultats économiques – « même si le lien de cause à effet direct est difficile à établir» - ou de satisfaction des collaborateurs. « Nous observons notamment une forte recrudescence de l'esprit d'initiative, étant donné que le processus décisionnel s'est beaucoup simplifié. » Ce modèle va en outre dans le sens d'une meilleure conciliation entre vie privée et professionnelle, puisqu'il permet à tout moment d'adapter son temps de travail, par exemple en laissant tomber un rôle.

Ne pas confondre hiérarchie et autorité

Si la libération spectaculaire d'entreprises telles que Liip, Loyco ou SIG - pour ne citer qu'elles – a fait couler beaucoup d'encre en Suisse romande, il est légitime de se demander quelle est l'ampleur exacte du phénomène. « Elle est difficile à chiffrer », commente Céline Desmarais. En effet, contrairement aux modèles de libération radicaux, qui ne concernent que peu de sociétés, les démarches plus modestes passent souvent inaperçues à l'extérieur. Ce qui est certain, c'est que « remettre en question son modèle de leadership est en train de devenir la norme dans le tissu entrepreneurial ». Pourquoi? « Numérisation aidant, les employés sont joignables en tout temps. Ils font aussi l'objet d'une traçabilité accrue, avec la mise en place de toutes sortes d'indicateurs. On arrive clairement à la limite des modèles existants.»

Cette remise en question du leadership traditionnel s'inscrit dans une tendance plus large, constate la spécialiste. « Il y a un mouvement de fond, à l'échelle de la société, vers une redéfinition de la place de l'autorité. » Dans le cas spécifique des entreprises, Céline Desmarais constate parallèlement qu'il « règne une sorte de confusion: on a tendance à assimiler hiérarchie plate et suppression de l'autorité. Or, les entreprises libérées ont aussi besoin de managers, quitte à les appeler autrement, par exemple 'coachs'. » Même dans le cas du modèle holacratique, l'autorité n'est pas bannie: « Chaque rôle et chaque cercle a de l'autorité dans un domaine spécifique, analyse Laurent Prodon. Au lieu d'être entre les mains d'une seule personne, l'autorité est distribuée. »

Esclavage consenti

La thématique des entreprises libérées laisse le spécialiste de l'accompagnement des managers Bernard Radon sceptique: «L'environnement économique actuel, qui est à la fois complexe, instable et incertain, implique un leadership fort, voire directif. » Il rappelle qu'à partir du XIe siècle, «l'organisation s'est construite sur un modèle féodal. Or je ne constate pas d'ouverture. Ni de demande, de la part de mes clients, pour des modèles du type hiérarchie horizontale. » Mais attention, qui dit hiérarchie verticale ne dit pas «être malhonnête et ne pas avoir de considération pour les collaborateurs. Un leader est quelqu'un qui a l'ambition de tenir la barre pour emmener l'entreprise à un endroit précis. Son travail implique certes de surveiller ses troupes. Mais aussi de les laisser faire. »

Bernard Radon met en avant les risques humains que comportent les entreprises libérées: «Il n'est pas rare qu'on y observe une forme d'esclavage consenti. » Le business coach rejoint ainsi de nombreuses autres voix critiques, qui estiment qu'en poussant leurs membres à s'engager davantage, ces organisations les font tomber dans une forme d'auto-exploitation. Laurent Prodon tempère: « Chez Liip, nous mettons en place des formations et chaque employé est accompagné. Nous tenons à favoriser le développement des Liipers, aussi bien sur le plan professionnel que personnel. » •

TROIS QUESTIONS À

Laurence Bachmann

Les hommes sont davantage préparés que les femmes à occuper des positions d'autorité, explique cette professeure à la Haute école de travail social de Genève – HETS – HES-SO.



L'autorité va-t-elle de pair avec la masculinité?

LB Une éducatrice peut faire preuve d'autorité pour inciter un enfant à manger ses légumes. Mais cette autorité n'est pas valorisée par la société. L'autorité considérée comme légitime, associée aux structures de pouvoir des sphères économiques, politiques, culturelles, médiatiques ou sportives, est l'apanage de la masculinité.

Les hommes ne sont pas par nature prédisposés à exercer des fonctions autoritaires..

LB Certainement pas! En revanche, nombre d'entre eux – surtout ceux issus de milieux favorisés – sont conditionnés à exercer de telles fonctions. En effet, l'ordre social genré associe les hommes de manière prioritaire à la sphère professionnelle et les projette en haut des hiérarchies. Cela leur confère un sentiment de légitimité. Certaines femmes cadres peuvent alors paraître moins sûres d'elles que leurs homologues masculins.

La remise en question du modèle traditionnel de *leader* offre donc aux femmes une carte à jouer...

LB Les entreprises libérées, pour ne citer qu'elles, proposent un modèle de management non genré et inclusif, ouvert aux femmes, aux personnes de couleur, aux personnes en situation de handicap, etc.

On sort ainsi – théoriquement – de l'équation 'chef = homme blanc d'origine aisée'. Mais les femmes doivent tout de même faire un travail sur elles pour se sentir légitimes dans une fonction de pouvoir.

24 FAMILLE

Entre perte d'autorité et exigences de performance, le rôle des parents s'est complexifié ces dernières décennies. Chaque famille tente de construire son propre cadre, plus ou moins efficace selon l'environnement et les ressources disponibles.

Éduquer avec plus de devoirs que de droits

TEXTE | Geneviève Ruiz

¹ Depuis 2014, en cas de divorce, le principe de l'autorité parentale conjointe s'est imposé en Suisse. Avec l'ancien droit, l'autorité parentale n'était accordée qu'à l'un des parents. Derrière ce changement législatif se trouve l'idée que le bien de l'enfant doit avoir une place centrale et que l'état civil de ses parents ne doit pas lui porter préjudice.

Cela a débuté à la fin des années 1990: dès qu'une actualité violente concerne les jeunes, on trouve un politicien ou un média pour parler de « démission parentale ». Cette expression galvaudée, qui prône un retour à une sorte d'âge d'or de l'autorité parentale, ne correspond pourtant pas à la réalité actuelle: la plupart des parents s'investissent dans l'éducation de leur progéniture comme ils ne l'avaient encore jamais fait au cours de l'histoire.

Depuis deux ou trois décennies, le couple parental se voit davantage conçu au service de l'enfant et de son épanouissement physique, intellectuel et émotionnel. Ce n'est plus l'institution du mariage qui donne sens à la famille avec enfants, mais bien le développement des potentialités de ces derniers ¹. Si ces évolutions sont récentes et inscrites depuis peu dans les lois de la majorité des pays occidentaux, elles

sont le résultat d'un long processus historique dont le point de départ se situe à la fin du XVIIIe siècle. La Révolution française permet notamment de l'illustrer: « La prise de la Bastille le 14 juillet 1789 symbolise la remise en question du pouvoir arbitraire des pères qui sévissait jusqu'alors, raconte François de Singly, professeur de sociologie à l'Université Paris Descartes, spécialiste de la famille, du couple, de l'éducation et de l'enfance. Il s'agissait en effet d'une prison dans laquelle étaient emprisonnés les enfants qui désobéissaient à leur père. La Révolution en a également fini avec le droit des pères de déshériter certains de leurs enfants. Ces grands bouleversements ont amorcé le déclin de l'autorité paternelle.»

Lorsque l'enfant paraît

L'histoire de ce déclin va de pair avec l'avènement de la modernité. Les effets









La cuisine représente un lieu de vie qui concentre les émotions, tensions et rituels familiaux. La photographe canadienne Dona Schwartz y a capté le processus complexe de recomposition de deux familles distinctes, lorsqu'elle a emménagé avec ses trois enfants adolescents pour vivre dans une maison avec son nouveau compagnon, également père de trois adolescents.

26 FAMILLE

conjugués de la révolution industrielle, de l'urbanisation, de la scolarisation ou encore de l'accès des femmes à l'éducation et au salariat vont transformer les statuts au sein des familles. Mais jusque dans les années 1960, l'autorité du père et du couple conjugal - dans lequel l'autorité de la mère est subordonnée à celle du père - reste le modèle dominant. Le grand tournant arrivera avec le changement de regard porté sur l'enfant. « Les années 1960 et 70 marquent le déclin de l'obéissance comme valeur suprême exigée de l'enfant, poursuit François de Singly. Chaque enfant devient unique, on prête attention à sa parole, à sa personnalité. C'est l'époque de Lorsque l'enfant paraît de Françoise Dolto, qui reste un best-seller encore aujourd'hui.»

Ce mouvement en faveur de l'enfant ne cessera de prendre de l'ampleur, conjointement à l'affirmation de ses droits. La notion de chef de famille disparaît peu à peu, remplacée par l'idéologie selon laquelle les parents sont désormais responsables de la création des conditions d'épanouissement de leur enfant. Pour que l'enfant réussisse sa vie, il doit devenir lui-même et s'autonomiser. « Depuis le tournant du XXe siècle, les mères, en particulier, s'impliquent massivement dans l'éducation, explique le sociologue Pascal Gaberel, professeur à la Haute école de travail social et de la santé | EESP | Lausanne - HES-SO. Auparavant, celle-ci était davantage confiée à des domestiques. Mais ceux-ci ne sont plus jugés assez compétents pour s'occuper de cette tâche devenue capitale.»

La fin des relations familiales verticales

Dans ce contexte, par quoi a été remplacée l'autorité naguère incontestée du père ? Juridiquement, elle est désormais dite «parentale» et indépendante du couple marié. L'enfant étant devenu un individu à part entière, il se situe moins dans une hiérarchie avec ses parents. Il est un partenaire de discussion dans une relation plus égalitaire et horizontale. «Le mot d'ordre général est devenu l'innovation, observe François de Singly. L'enfant obéissant n'est plus celui qui réussira le mieux dans la vie. Il doit être davantage créateur et créatif. Cela implique de nouvelles formes d'autorité que l'on ne sait pas bien nommer. De façon générale, les parents privilégient la discussion et la négociation à l'imposition de règles par la force.»

Le sociologue note toutefois que cela ne signifie pas la fin de l'emprise des parents sur les enfants. Car il existe certains domaines où les règles ne se discutent pas dans la plupart des familles, comme l'heure du coucher ou la réussite scolaire. Cela ne signifie pas que les parents vont imposer les choses par la force ou la violence. Mais, si on prend le cas de l'école, ils vont tout faire pour intéresser leur enfant très tôt à la lecture ou veiller à ce qu'il ait des fréquentations venant du même milieu que lui. Les choses se feront ainsi « naturellement », sans marque d'autorité apparente. « Il y a ce paradoxe entre une liberté concédée à l'enfant et l'imposition de contraintes importantes liées aux performances scolaires », souligne François de Singly.

Une autorité construite au cas par cas

Dans le cadre de ses recherches sur la famille, Pascal Gaberel a identifié 13 tâches éducatives parentales, allant des devoirs à la visite chez le dentiste. «Sur les 13, 12 étaient l'apanage quasi exclusif des mères. La seule qui était partagée systématiquement avec les pères était l'autorité. » Et sur quoi est désormais basée cette autorité? « On peut être un parent biologique, légal et social, répond le sociologue. L'autorité d'un adulte qui détient les trois rôles est en principe perçue comme légitime par l'enfant. Mais ces rôles ne coïncident plus toujours, en raison des techniques de procréation ou de la tendance que l'on nomme « familles recomposées ». Les enfants se réfèrent vite à la loi face à un beau-père qui souhaite s'imposer. » L'adjectif « social » se rapporte, quant à lui, à la présence du parent et à la qualité de sa relation avec l'enfant. Ce dernier n'hésitera pas à disqualifier l'adulte trop autoritaire ou absent en lui disant « tu n'es pas le père que j'aurais voulu avoir».

On l'aura compris: être un parent biologique ne suffit plus à asseoir son autorité si l'on ne soigne pas ses relations affectives avec l'enfant. Les parents ne sont plus les représentants de la loi et de la société face à leurs enfants. Leur autorité n'a plus d'assise extérieure, elle se construit dans la sphère privée, au cas par cas. À chacun d'inventer un modèle, de fixer un cadre, sans l'imposer trop brusquement. «Les parents se retrouvent face à un idéal complexe à réaliser, analyse Pascal Gaberel. Ils doivent faire en sorte de développer le potentiel de leur enfant, tout en inventant un cadre qui leur permette quand même de contrôler son comportement. Ils ne sont pas tous armés pour cela. » Le sociologue se réfère ainsi aux différents capitaux sociaux, économiques et culturels des individus, qui leur permettent de faire face avec plus ou moins d'aisance aux défis éducatifs actuels. Les inégalités socio-économiques ne permettent pas à tous les parents de fixer un cadre à leurs enfants et exercer leur autorité sur eux: «Selon les ressources et l'environnement à la disposition des parents, cela peut relever de lamission impossible. »

Les nouvelles technologies permettent aussi de contrôler les ieunes

Les familles sont débordées par les adolescents face aux écrans et doivent dépenser une énergie folle pour réguler leurs pratiques numériques. Une difficulté supplémentaire réside dans le fait que les réseaux sociaux ou les jeux virtuels sont concus pour être addictifs². Claire Balleys, sociologue spécialiste des usages numériques des ieunes et professeure à la Haute école de travail social de Genève - HETS - HES-SO, est d'accord avec tout cela, mais elle y apporte des nuances. «Tout d'abord, ce genre de discours existait déjà dans les années 1970, 1980 et 1990, notamment en lien avec le téléphone ou la télévision. Et puis, lors de mes enquêtes, je constate que les parents sont souvent de gros consommateurs d'écrans, parfois même davantage que les adolescents. Ils peuvent se montrer plus laxistes face à leur propre consommation. Mais il existe une hiérarchie des usages, certains étant considérés comme plus légitimes que d'autres aux yeux des adultes. » Impossible de reprocher à un père de consulter ses e-mails professionnels à tout bout de champ, ou à une mère d'organiser les activités familiales du week-end sur son groupe d'amis WhatsApp (eh oui, selon la sociologue, les comportements virtuels seraient très genrés). « De façon générale, les parents ont tendance à dénigrer les activités des adolescents sur internet, alors qu'il s'agit le plus souvent de discussions et d'échanges de vidéos qui correspondent aux intérêts de leur âge.»

Surtout, la sociologue constate que certains parents utilisent les nouvelles technologies dans le but d'exercer une forme inédite de contrôle sur la vie des adolescents. «Lorsqu'on offre son premier smartphone à un ieune, on iustifie cet acte en affirmant que 'c'est pour sa sécurité' ». Ces parents utilisent par exemple des applications de géolocalisation qui leur permettent à tout moment de savoir où se trouve leur enfant, avec qui il est, voire de quoi il parle. Il s'agit d'une intrusion dans l'intimité du jeune qui peut porter préjudice à son développement social et identitaire. Celui-ci a en effet besoin que ses parents lui accordent leur confiance pour bien grandir. » Le jeune doit aussi être en mesure d'explorer le monde seul et de se créer un espace en dehors de toute autorité familiale. «En raison de craintes pour sa sécurité, certains parents préfèrent que leur enfant surfe dans sa chambre plutôt qu'il sorte dans la rue. Internet reste alors le seul endroit où ces jeunes peuvent sortir du cocon familial. Leur téléphone devient un petit musée du soi, il contient toute leur vie. Les parents s'arrogent ensuite le droit de surveiller leurs activités médiatisées ou de prendre leur téléphone à tout moment pour le passer en revue.»

Claire Balleys ne nie pas l'existence de violence ou de harcèlement sur internet. Mais elle affirme que ces cas extrêmes restent minoritaires et ne justifient pas une surveillance constante de la part des parents. «Le risque de créer chez l'enfant une difficulté à acquérir son autonomie devrait également être pris en compte. »

² Des psychologues, neuroscientifiques ou experts en sciences sociales participent à la conception des produits virtuels. afin de les rendre capables de capter l'attention des jeunes. Le résultat est appelé « technologies séductives » (ou persuasive design en anglais): ces environnements numériaues donnent l'illusion à leurs utilisateurs de satisfaire leurs pulsions fondamentales mieux que le monde réel et deviennent ainsi très addictifs.





3 0 A R T

Les créations visuelles de la jeune artiste suisse Zoé Aubry explorent l'autorité, l'obéissance et la résistance. Son travail mêle images fixes et en mouvement, collages, textes ou encore réappropriation d'archives.

L'art de déconstruire les rapports de pouvoir

TEXTE | Matthieu Ruf

L'invisibilité de la pression sociale, le féminisme, les symboles et les visages du politique représentent autant de thématiques qui préoccupent l'artiste visuelle Zoé Aubry. Originaire d'une famille jurassienne, elle a grandi à Vevey et est désormais basée à Genève. À 26 ans, elle y complète sa formation par un Master en pratiques artistiques contemporaines à la Haute école d'art et de design – HEAD – Genève, après un Bachelor en photographie à l'ECAL/École cantonale d'art de Lausanne - HES-SO. Mêlant images fixes et en mouvement, collages, textes, réappropriation d'archives et de témoignages, ainsi que des processus chimiques, son travail incite à une réflexion sur les formes multiples de l'autorité.

Zoé Aubry, qu'est-ce que l'autorité pour vous?

Quelque chose de vertical, de non circulaire, que je m'attelle à déconstruire.

Votre projet le plus évidemment en lien avec l'autorité est *Arrière* (2017), une série de collages d'affiches altérées de la campagne électorale de la présidentielle française de 2017.

Oui, pour moi, c'est une sorte de prémice des « gilets jaunes »: inverser le rapport de pouvoir, repenser l'autorité depuis le peuple, c'est exactement ce qui se passait sur ces images, mais de façon visuelle. Face à des affiches qui cherchent à affirmer l'autorité d'un homme ou d'une femme politiques, le geste citoyen altère en particulier les yeux et la bouche, comme pour dire: je ne veux pas entendre ce que tu as à me dire, je ne veux

Zoé Aubry 3 1



Dans sa série Arrière, Zoé Aubry interroge le pouvoir des images en lien avec les dernières élections françaises, lorsque les affiches ont permis aux citoyens de laisser libre cours à leur imagination. Elle souligne ainsi l'importance de l'acte citoyen comme moyen d'expression. 3 2 A R T

La quête de validation auprès des autorités provoque une compétition individualiste qui fait complètement partie du milieu artistique, mais qui n'est pas une bonne manière de faire de l'art, estime Zoé Aubry.

pas que tu me regardes. C'est cette prise de position qui m'a intéressée.

Que peut faire l'art face à l'autorité politique?

Je pense que l'art peut beaucoup. Ma prochaine exposition, *Noms inconnus*, traite des féminicides sur le territoire français. On y voit des femmes, mais aussi des policiers en intervention. Il était important pour moi que le processus d'altération que j'ai appliqué à ces photos – une façon de réactiver les atrocités commises – touche autant les seconds, représentants de l'autorité, que les premières. Car les pouvoirs publics ont un rôle à jouer: dans d'autres pays, ils ont pris des mesures qui ont permis de faire baisser drastiquement le taux de meurtres conjugaux. Dans ce cas, l'art permet de donner une visibilité à une thématique qui me concerne.

En tant que femme artiste, vous sentez-vous faire partie d'un mouvement de résistance contre l'autorité masculine?

Complètement. Cela dit, mon art est politique, mais il doit aller de pair avec un engagement quotidien, à mon échelle, sinon ce serait de l'instrumentalisation. Je participe à des rencontres d'étudiantes pour repenser la formation dans les hautes écoles et ses références, principalement masculines. Plus généralement, le milieu artistique n'est pas plus avancé que d'autres, au contraire. Il y a une majorité d'étudiantes femmes dans les écoles d'art, pourtant les galeries et les institutions muséales représentent surtout des artistes masculins.

Votre projet Impact, en quête de révolution traite du combat autonomiste jurassien, dans lequel votre famille était impliquée. Quelle place vos origines ontelles eue dans votre rapport à l'autorité?

Ce que m'ont transmis ma mère et mon grand-père, qui se sont battus avec des pavés pour l'autonomie du Jura, c'est la conscience de notre capacité d'agir et des résultats que ça peut engendrer! La lutte contre l'autorité a toujours été présente dans mon éducation. J'ai été élevée dans une famille très matriarcale et dans une école Montessori, où les élèves ont une grande



liberté. Paradoxalement, malgré ces possibilités qu'on m'a données de m'en affranchir, je me suis toujours facilement soumise à l'autorité... Je la déconstruis donc maintenant, notamment par mon travail artistique. Pour moi, il ne s'agit pas de l'abolir, mais de changer sa répartition et son utilisation.

Vous avez remporté le Swiss Design Award, octroyé par la Confédération. Une artiste, pour exister et avoir un public, doit-elle chercher la validation de certaines autorités (commissions, jurys, collègues influents)?

Oui, et il y a là une grande ambivalence par rapport à la liberté qu'on recherche en tant qu'artiste. Je pense que tout être humain a besoin de validation, et encore plus dans ce métier où l'on se met à nu. Un prix ouvre des portes et donne une certaine légitimité. Ce qui est très problématique, c'est que la quête de validation auprès de ces autorités provoque une compétition et un individualisme qui font complètement partie du milieu artistique, mais qui ne sont pas, j'en suis convaincue, de bonnes manières de faire de l'art.

SCIENCE 33

Dans le domaine scientifique, l'autorité est en grande partie détenue par les revues. Une publication dans *Nature* ou *Science* peut faire décoller la carrière d'un chercheur. Mais avec le temps, les mastodontes de l'édition sont devenus trop gourmands et poussent leurs «sujets» à la rébellion, notamment via la publication en open access.

L'autorité scientifique face à l'open access

TEXTE | Martine Brocard

Trop autoritaires, les éditeurs scientifiques? Ou d'excellents businessmen? Il faut reconnaître que leur modèle économique semble très rémunérateur. Des scientifiques financés par les universités (et donc par le contribuable) leur fournissent gratuitement leurs recherches dans l'espoir d'être publiés. D'autres scientifiques, financés par d'autres universités (mais possiblement par les mêmes contribuables), vérifient gratuitement ces travaux. Ainsi assurés de la qualité de l'article, ces éditeurs vont l'imprimer dans leur revue, pour laquelle les universités susmentionnées (et donc toujours les mêmes contribuables) devront contracter un abonnement payant, pour consulter l'article et se tenir au courant des dernières avancées de leur discipline.

Hallucinant? Presque. Surtout lorsque l'on sait que les six plus gros éditeurs scien-

tifiques ¹ génèrent quelque 60% des profits de la branche et que les trois plus gros d'entre eux (le néerlandais Elsevier, l'allemand Springer Nature et l'américain Wiley-Blackwell) réalisent des bénéfices avec des marges de plus de 30% sur le chiffre d'affaires... soit plus que le secteur pétrolier, comme l'ont rappelé plusieurs intervenants lors d'une journée consacrée à l'open science et organisée par la HES-SO en mars 2019.

Cette situation est possible tout simplement parce que ces éditeurs détiennent l'autorité scientifique. Parce qu'un article publié dans *Nature* ou *Science* est considéré comme le graal du chercheur et peut faire toute la différence dans une carrière. Voilà pourquoi les scientifiques et les institutions qui les financent sont prêts à accepter ces conditions.

¹ Environ 2,5 millions d'articles paraissent chaque année, dans plus de 25'000 journaux scientifiques fondés sur la sélection par les pairs. Les États-Unis demeurent la première puissance scientifique, mais ils sont désormais talonnés par la Chine. Les autres acteurs qui montent en puissance sont l'Inde, la Corée du Sud, le Brésil, ou encore l'Iran.

34 SCIENCE

Vent de révolte face aux éditeurs

Prêts à tout, ou presque. Depuis quelques années, les éditeurs sont devenus de plus en plus gourmands, à la limite de la dictature, et suscitent des envies de changement chez leurs « sujets ». « Les éditeurs fixent les tarifs de manière unilatérale, ce qui représente des sommes exorbitantes, regrette Christine Pirinoli, Vice-rectrice Recherche et Innovation de la HES-SO. Il y a un business extrêmement fructueux qui se fait sur le dos des chercheurs et des institutions publiques.» Les chercheurs sont frustrés de perdre tout contrôle sur leur travail, notamment le droit de le transmettre librement à des collègues. De leur côté, les universités n'ont simplement plus les moyens de payer les coûts des abonnements annuels, souvent compris dans des «bouquets» imposés de revues qui les forcent à payer pour des magazines qui leur sont inutiles.

Depuis une vingtaine d'années, des chercheurs et des institutions gouvernementales tentent de renverser ce diktat. La solution qu'ils ont trouvée a pour nom «open access», à savoir des articles disponibles pour tous, gratuitement, sur internet. «La question n'est pas de savoir si, mais quand cela deviendra une réalité », assure Tobias Philipp, coordinateur de la stratégie open access au Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS). L'institution a d'ailleurs décidé que d'ici à 2020, cela devra être le cas de 100% des publications qu'elle finance. L'Union européenne a prévu de faire de même, tandis que swissuniversities, qui regroupe les hautes écoles universitaires, spécialisées et pédagogiques de Suisse, s'est fixé un délai à 2024.

Les nouveaux acteurs de l'open access

Reste à savoir comment. « L'open access est un principe, pas un business model, pointe Tobias Philipp. S'il est gratuit pour le lecteur, cela ne signifie pas qu'il ne coûte rien. » Plusieurs options sont possibles. Le FNS privilégie le modèle « Gold open access » et accepte le modèle « Green open access ». Dans le premier cas, l'institution de financement, l'auteur lui-même ou encore son employeur prennent en charge le coût de publication de

l'article qui est disponible immédiatement en libre accès. Dans le second, l'article est publié dans une revue traditionnelle, mais peut être publié sur une plateforme en libre accès après un embargo, généralement de six mois pour les articles et d'un an pour les livres.

Des acteurs misant exclusivement sur l'open access ont d'ailleurs fait leur apparition. Parmi les plus anciens figure l'américain PLOS, fondé en l'an 2000. D'autres ont vu le jour en Suisse, comme Frontiers, lancé en 2007 par deux neuroscientifiques de l'EPFL, ou MDPI, créé à Bâle en 1996. «Ce ne sont toutefois pas des acteurs totalement désintéressés, nuance Sylvie Vullioud, ancienne formatrice à la publication scientifique, fine observatrice de l'open access, et intervenante à la journée open science de la HES-SO. Malgré les standards de qualité que ces éditeurs revendiquent, le fait est que plus ils publient, plus ils génèrent de profit.»

Il ne faut en effet pas oublier que malgré les problèmes inhérents à leurs méthodes et à leurs prix, les éditeurs traditionnels réalisent un important travail pour la communauté scientifique. « Grâce au processus d'évaluation par les pairs, les revues jouent un rôle de garde-fou, reconnaît Christine Pirinoli. Un chercheur qui déciderait de publier ses articles uniquement sur son site décrédibiliserait son CV, car l'acceptation par les pairs représente un gage de qualité puisqu'elle permet à la fois de valider et de diffuser ses résultats. »

Revoir les critères d'évaluation des chercheurs et des chercheuses

Si la majorité des chercheurs souhaite une diffusion de leurs travaux aussi large que possible, le passage au libre accès est loin d'être évident. « Nous demandons à de nombreux chercheurs de repenser leur manière de publier dans un système qui selon leur perspective fonctionne bien », relève Tobias Philipp. Un changement de paradigme qui ne va pas de soi. « Le fait que certaines revues sont plus prestigieuses que d'autres constitue un élément-clé pour les chercheurs », confirme Christine Pirinoli.



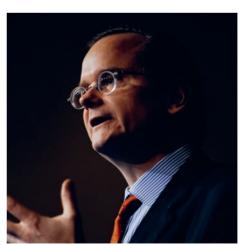












Jacob Appelbaum (né en 1983) est un militant du logiciel libre. Il était impliqué dans les projets WikiLeaks et Tor, qu'il a quittés suite à des accusations de maltraitances sexuelles.

John Perry Barlow (1947-2018) était un poète, éleveur et militant libertarien.Il souhaitait mettre fin aux tentatives de régulation d'internet par les États.

Aaron Swartz (1986-2013) était un informaticien et militant politique ayant participé au développement de plusieurs techniques, notamment le format flux RSS ou les licences Creative Commons.

Richard M. Stallman (né en 1953) est un programmateur qui a lancé le mouvement du logiciel libre en 1983.

Jimmy Wales (né en 1966), est un homme d'affaires américain, cofondateur de l'encyclopédie Wikipédia.

Lawrence Lessig (né en 1961) est juriste et président du conseil d'administration de l'organisation *Creative Commons*. 36 SCIENCE

«Le but est que les données scientifiques soient facilement consultables online»



Avec le libre accès et la remise en question des revues traditionnelles se pose la question de la gestion et de la conservation des données scientifiques. René Schneider, professeur en sciences de l'information à la Haute école de gestion de Genève – HEG – HES-SO, s'est penché sur la problématique avec le projet lcopad (Identité de Confiance pour données d'Art et de Design).

Qu'est-ce que le projet *Icopad* et pourquoi est-il important?

Nous avons voulu réfléchir à des alternatives aux solutions d'accès et de conservation des données scientifiques, afin d'éviter que des liens menant à des recherches ne puissent soudain être périmés, ce qui arrive fréquemment sur internet. Actuellement, lorsqu'un chercheur termine une recherche, celle-ci reçoit un identifiant pérenne appelé «DOI» pour qu'elle puisse être retrouvée ultérieurement. Mais ces DOI sont insuffisants.

Pourquoi?

Le problème est qu'ils sont encore payants en Suisse et qu'il en faut plusieurs pour un seul travail. En effet, le modèle DOI ne tient pas compte de la granularité des données. Par exemple, il ne suffit pas d'identifier une image que l'on va numériser, il faudrait en identifier chaque pixel, si l'on veut parler d'extraits de l'image. En outre, il faudrait également un identifiant pour le chercheur, ainsi qu'un autre pour son institution.

Quelle est l'importance de ces identifiants pérennes?

Avant, l'autorité scientifique était basée sur les publications scientifiques. Si l'on voulait consulter les données relatives à une étude, c'était compliqué et il fallait peut-être se rendre sur le lieu de travail du chercheur. Mais avec les identifiants pérennes, cela va changer. Le but à terme est que les données scientifiques soient facilement trouvables et consultables online, partout et tout le temps.

Qu'est-ce que cela va impliquer pour le travail des chercheurs?

Des changements majeurs. Avant de commencer un projet de recherche, un chercheur va devoir réaliser un data management plan dans lequel il indiquera où et comment il entend noter et stocker ses données. Ensuite, il aura l'obligation de les transmettre et de les conserver sur le long terme. L'idée est que les autres chercheurs

puissent facilement consulter voire vérifier ces données, même quelques décennies plus tard.

Pourquoi la conservation des données est-elle si importante?

D'une part, en raison de notre tradition d'archivage et de partage du savoir, d'autre part, en raison de l'émergence des *data sciences*, qui se basent entièrement sur les données.

Concrètement, à quoi pourrait ressembler une telle infrastructure?

Les identifiants pérennes ont besoin d'institutions pérennes – comme des bibliothèques ou des services d'archives –, qui existeront encore dans 100 ans. Il faut également des curateurs qui se chargent d'avoir ces données en dépôt, de tout faire pour qu'elles soient retrouvables et utilisables dans quelques décennies et de créer des espaces dans lesquels les chercheurs puissent travailler. Actuellement, nous sommes prêts, et avons trois institutions intéressées. Une telle infrastructure pourrait devenir une réalité d'ici à une année.

Le meilleur, voire l'unique, moven de réussir le passage à l'open access semble donc de revoir radicalement la façon d'évaluer les travaux des chercheurs – notamment lorsqu'ils postulent pour un poste ou une bourse académique – afin qu'ils n'aient plus à se préoccuper du prestige de la revue qui les publie. C'est justement la raison d'être de la Déclaration DORA (San Francisco Declaration On Research Assessment) publiée en 2012. En clair, elle demande d'abandonner les critères quantitatifs ou bibliométriques (lire encadré ci-après) pour des critères qualitatifs, basés sur le contenu des travaux des chercheurs, plutôt que sur leur contenant. Évidente en théorie, cette transition s'avère plus compliquée en pratique. «Les critères bibliométriques donnent l'impression de réduire la complexité du travail des experts et de leur permettre d'examiner un grand nombre de recherches en peu de temps, résume Tobias Philipp. C'est plus facile et plus rapide que de lire les travaux du chercheur.»

Moins de textes ou plus de transparence

Des pistes existent cependant. «On pourrait demander au chercheur de fournir trois de ses articles les plus significatifs, que les membres du comité de sélection liraient pour se forger une opinion, suggère Christine Pirinoli. Il serait aussi possible de se focaliser sur des facteurs tels que la contribution du chercheur à l'encouragement de la relève, ou sur des éléments tels qu'une lettre de recommandation d'une entreprise pour qui le travail du chercheur s'est avéré utile.»

De son côté, Sylvie Vullioud mise plutôt sur le deuxième volet de l'open science, à savoir l'open data, c'est-à-dire le libre accès aux données scientifiques: « Un chercheur peut aussi prouver la qualité de sa recherche et la robustesse de ses résultats en mettant ses données à disposition, pour qu'elles puissent être vérifiées ou utilisées par la communauté. Quand on sait qu'une grande partie de la recherche n'est tout simplement pas reproductible, une telle transparence constituerait un signal fort.» Entre la révision de l'éva-

luation des scientifiques et le libre accès à leurs données et à leurs articles, les contours d'une nouvelle forme d'autorité scientifique semblent encore bien abstraits. Mais le virage vers une refonte en profondeur semble, lui, très concret.

La citation, baromètre de l'autorité scientifique

Dans un domaine comme la science, où chacun essaie de mener des travaux inédits dans sa discipline, comment attribuer de la valeur à un chercheur plutôt qu'à un autre? Depuis le milieu du XIX° siècle, la communauté scientifique a misé sur les citations, en partant du principe qu'un article abondamment cité est un article de qualité.

L'invention du facteur d'impact (Impact Factor ou IF) en 1955 par le linguiste américain Eugene Garfield a grandement contribué à imposer l'idée qu'un article abondamment cité est un article de qualité. Originellement développé pour mieux retrouver la provenance d'une citation scientifique. I'IF - qui calcule le nombre moyen de citations d'un article dans une revue donnée - s'est rapidement mué en une facon de déterminer les meilleures revues dans lesquelles publier, rappelle la chercheuse Évelyne Broudoux, dans un article consacré à la guestion. En 2005, un nouvel outil bibliométrique, destiné cette fois à évaluer la productivité et l'impact du chercheur, a fait son apparition. Baptisé «indice h» (ou indice de Hirsch, du nom du physicien américano-argentin l'ayant mis au point), celui-ci met en rapport le nombre d'articles publiés par un scientifique, ainsi que leur nombre de citations.

L'effet pervers des indices bibliométriques

Ces indices bibliométriques comptent toutefois des effets pervers. De nombreuses voix se sont élevées pour dénoncer leur utilisation dans l'évaluation des travaux scientifiques. Pour les chercheurs, ces indices ont en effet mené au fameux "publish or perish", une course à la publication à tout prix dans le but d'être cité. En outre, ils incitent à utiliser la citation pour des motifs autres que purement scientifiques. On peut par exemple citer de manière superflue l'article d'un collègue, renoncer à citer le travail pertinent d'un concurrent, ou encore s'autociter outrageusement, dans le but de manipuler son indice h ou celui des autres.

Ces dernières années, avec l'apparition des réseaux sociaux, un nouveau type de bibliométrie a encore vu le jour. Il s'agit des «altmetrics» qui mesurent la circulation d'un travail scientifique sur internet, notamment en calculant le nombre de citations sur les blogs, les réseaux sociaux, ou encore le nombre de téléchargements. Ils sont cependant eux aussi sujets à la manipulation, préviennent les critiques.





4 0 S O I N S

Traditionnellement, les relations entre médecins et infirmiers se caractérisent par un rapport d'autorité des premiers envers les seconds. Mais les demandes pour davantage d'horizontalité entre les professions se font de plus en plus entendre, notamment pour mieux gérer la complexité croissante des soins.

Entre médecins et infirmiers, une hiérarchie tenace

TEXTE | Martine Brocard

Le rapport d'autorité entre médecins et infirmiers fera-t-il bientôt partie du passé ? À l'heure où des patients, toujours plus informés, tendent vers des relations de partenariat avec les médecins, ceux-ci vont-ils également descendre de leur piédestal face aux infirmiers ? Dans certains services, le virage est bien amorcé, tandis que dans d'autres, l'évolution se fait attendre.

« Avant, l'autorité du médecin primait celle de tous les autres professionnels de la santé, observe Liliane Staffoni, professeure associée à la filière de physiothérapie HESAV Haute École de Santé Vaud – HES-SO, et auteure d'une recherche sur la collaboration interprofessionnelle dans le domaine de la santé. Mais maintenant, avec le vieillissement de la population, les pathologies se complexifient, si bien qu'une seule personne ne suffit

plus. » Imaginons un octogénaire diabétique, en situation sociale précaire, qui se casse le col du fémur. Plus d'un professionnel de la santé sera nécessaire pour sa remise sur pied. Dans une telle configuration, l'autorité unique du médecin est donc inadaptée. « Les différents intervenants doivent se mettre ensemble pour déterminer qui a les compétences pour décider des divers éléments de la prise en charge commune du patient », poursuit la physiothérapeute.

Urgences, vieillesse et maladies chroniques

Une telle collaboration se nomme l'interprofessionnalité. « Elle implique de décloisonner ses connaissances et d'apprendre des autres professionnels de la santé, de savoir quels sont leurs rôles, leurs compétences ou encore leurs valeurs. » Pour l'heure, elle s'observe surtout dans certains domaines.

Femmes médecins et hommes infirmiers, facteurs d'horizontalité?

Si les femmes médecins représentent actuellement un tiers des effectifs - contre un dixième dans les années 1960 -. «les domaines médicaux les plus prestigieux comme la chirurgie ou la cardiologie restent largement dominés par les hommes, avertit d'emblée le sociologue, enseignant-chercheur HESAV, Kevin Toffel. Une influence sur les rapports d'autorité médecin-infirmier n'est donc pas à chercher à ce niveau-là. En revanche, ce rapport a peut-être changé dans certains secteurs 'typiquement féminins' comme la gynécologie, l'obstétrique ou la pédiatrie.»

La sociologue parisienne Geneviève Picot, également infirmière et formatrice en école d'infirmière, s'est justement intéressée à la question du genre dans le cadre de sa thèse sur le rapport entre médecins et personnel infirmier à l'hôpital public. Elle a constaté qu'en matière d'autorité, «même pour les femmes médecins, il n'est pas facile d'impulser une autre dynamique. C'est plus facile pour les hommes.»

Paradoxalement, une horizontalisation du rapport d'autorité peut s'imposer contre leur gré à des femmes médecins dans des services à forte densité féminine. C'est du moins ce que Geneviève Picot a constaté dans une unité de pédiatrie générale. Les femmes médecins qui la dirigeaient disaient se sentir «contestées [par les infirmières] dans l'exercice de leur autorité et de leur savoir en tant que médecin », ce qui les poussait à « empiéter sur le territoire des soins infirmiers afin d'avoir par elles-mêmes un contrôle sur l'ensemble de l'activité du service», écrit-elle dans un article

basé sur sa thèse. Quant à l'apparition – certes modérée – des hommes infirmiers dans le métier, (la profession reste en effet à environ 85% féminine en Suisse, selon des chiffres officiels), elle ne semble guère avoir joué en faveur de l'horizontalisation des rapports. Au contraire, elle a plutôt renforcé la traditionnelle domination masculine que l'on observe dans la société en général.

Kevin Toffel, qui a consacré sa thèse à la structuration de la profession infirmière et s'est notamment intéressé à la puissante hiérarchie qui y règne, relève en effet que «les infirmiers hommes sont surreprésentés dans les postes de cadres, ainsi que dans les postes les plus prestigieux, à savoir ceux à haute teneur médico-technique, comme l'anesthésie, le bloc opératoire, ou encore les urgences».

Lors de la journée Oser tous les métiers en 2015. des enfants découvrent le travail d'un infirmier dans les locaux du Centre des pratiques de la Haute École de la Santé La Source à Lausanne -HES-SO.

EYSTONE/I ALIBENT GILLIFRON

4 2 S O I N S

L'autorité unique du médecin n'est plus adaptée à la gestion de situations thérapeutiques complexes pour lesquelles différents profession nels doivent collaborer pour prendre des décisions, observe la professeure Liliane Staffoni.



« On peut citer la réhabilitation ou encore l'oncologie... partout où il y a chronicité », fait remarquer Liliane Staffoni.

Une observation que partage sa consœur parisienne Geneviève Picot. « Il existe des exemples de coopération accrue entre médecins et infirmiers en gérontologie, ainsi qu'en psychiatrie et en ambulatoire », complète cette infirmière et formatrice en école d'infirmières, auteure d'une thèse sur le rapport entre médecins et personnel infirmier à l'hôpital public. La sociologue cite également les services d'urgence ou de réanimation comme des «poches» de coopération. « Dans ces situations où le pronostic vital est engagé, qu'il faut agir vite et que les informations doivent circuler très rapidement, on a donné plus de moyens aux infirmiers afin qu'ils puissent faire valoir leur avis et donner l'alerte.»

L'origine de l'interprofessionnalité est aussi à rechercher du côté des malades, qui ont appelé à une meilleure communication chez les soignants. « La complexité de la prise en charge et le recours à plusieurs spécialistes font que les patients doivent à chaque fois répéter leur his-

toire », explique Liliane Staffoni. En parallèle, les tentatives de maîtrise des coûts de la santé ont également accru les responsabilités des soignants. Pour répondre à ces changements, la formation a évolué. « Les écoles paramédicales sont devenues des hautes écoles pour correspondre à cette prise en charge plus complexe exigée par la société », précise-t-elle.

Prescription et diagnostic: attributs de l'autorité médicale

S'il est d'avis que la création d'une filière de formation propre contribue à l'autonomie de la profession infirmière face à la tutelle des médecins, le sociologue Kevin Toffel, enseignant-chercheur à HESAV, estime que cette académisation n'a pas fondamentalement changé le statut de cette profession. Il serait « faux de dire que le rapport d'autorité s'est horizontalisé partout », relève Geneviève Picot, selon qui « les structures hospitalières demeurent plus traditionnelles en raison d'un environnement hiérarchisé». Kevin Toffel se montre encore plus réservé. «Tant que la prescription et le diagnostic relèvent strictement du médecin, la profession infirmière reste dans un rapport social où elle est dominée par le corps médical », tranche-t-il. L'horizontalité généralisée entre médecins et infirmiers n'est donc pas pour demain. En revanche, en cette période marquée par la rationalisation du système de soins, une autre forme d'autorité vient défier celle des médecins. « Le champ médical a relativement perdu en autonomie au profit du champ économique qui dicte ses lois de plus en plus souvent», observe Kevin Toffel. De quoi créer un front uni entre tous les soignants?

MUSIQUE 43

En 2019, un chef ne règne plus en maître absolu sur son orchestre. Il doit être à l'écoute des musiciens, tout en les amenant à l'interprétation voulue. Une posture qui va au-delà de l'autorité naturelle et qui s'apprend.

Le rôle subtil du chef d'orchestre

TEXTE | Geneviève Ruiz

Seul, et légèrement surélevé, face à une centaine de musiciens. La posture du chef d'orchestre est impressionnante et il n'est pas étonnant qu'il représente, dans le regard du public, l'autorité à l'état pur. À l'aide de sa baguette, il fait jouer des dizaines de musiciens comme un seul instrument et les guide dans l'interprétation de l'œuvre. Son personnage nourrit de nombreuses métaphores allant du directeur qui dirige son entreprise « comme un chef d'orchestre » au politicien qui a « parfaitement orchestré sa campagne ». Les écoles de management se réfèrent régulièrement à cette figure et, pour certaines d'entre elles, vont jusqu'à proposer des stages en orchestre à leurs étudiants. Mais dans la réalité, qu'en est-il de cette autorité tant convoitée?

«Le chef d'orchestre 'dictateur', en vogue jusque dans les années 1950, ne représente

plus un schéma actuel, observe Marc-Antoine Bonanomi, premier contrebassiste à l'Orchestre de Chambre de Lausanne et professeur à la Haute École de Musique de Lausanne – HEMU – HES-SO. Son rôle a évolué en parallèle à la société. Il n'a plus le droit de vie ou de mort sur un musicien, dans le sens où il pouvait l'exclure en cas de mésentente. » Le chef doit désormais être à l'écoute des musiciens, instaurer un climat de travail respectueux et bienveillant. Ce qui assoit son autorité, c'est un éventail de qualités: l'oreille absolue, une excellente mémoire des partitions, une culture musicale pointue, le sens du rythme, une bonne expression musicale, une curiosité naturelle, une envie de transmettre la musique... La liste est longue. Aurélien Azan Zielinski, chef associé de l'Orchestre symphonique de Bretagne et professeur à HEMU, ajoute encore «la capacité

4 4 MUSIQUE

1 Si auiourd'hui la plupart des chefs d'orchestre dirigent leur orchestre à l'aide d'une baguette, celle-ci n'a pas toujours existé. À la Renaissance, une technique de direction consistait à frapper le sol avec un bâton. C'est le chef allemand Louis Spohr (1784-1859) qui affirme avoir été le premier à utiliser une baguette, en 1820, à Londres.

à rassembler les personnes et surtout la gestique 1. Un bon chef d'orchestre utilise davantage le langage corporel que la parole pour se faire comprendre.»

L'importance des premières répétitions

Un être humain ne peut évidemment pas maîtriser toutes ces qualités à la perfection. Certains chefs d'orchestre seront meilleurs dans tels domaines que d'autres et chacun aura son style. Dans sa thèse consacrée à la figure du chef d'orchestre, la musicologue Pauline Adenot explique que son autorité se construit beaucoup lors des premières répétitions avec les musiciens. « Le chef entre, prononce ses premiers mots, effectue quelques gestes et... La messe est déjà dite, dans un sens comme dans l'autre, confirme Marc-Antoine Bonanomi. À quoi cela tient? Comme pour les bêtes de scène, il n'y a pas de recette.» Quand les choses ne se passent pas bien, que les musiciens estiment que le chef n'est pas à la hauteur, des tensions peuvent apparaître. Certaines situations peuvent aller jusqu'à diviser les musiciens. « Quand un chef n'est pas bon, les premiers musiciens de chaque pupitre peuvent parfois prendre le relais, poursuit Marc-Antoine Bonanomi. Mais on sait d'avance qu'on ne donnera pas le meilleur concert. Comme lorsqu'on peut se laisser mener de façon harmonieuse.»

De son côté, Aurélien Azan Zielinski explique que «le chef d'orchestre n'est pas un psychologue, ni un médiateur, il doit se cantonner à son rôle et au travail musical. Or la musique est sacrée, autant pour le chef que pour les musiciens! Lorsque les objectifs musicaux priment, les conflits diminuent. Et s'il devait y en avoir, ils peuvent aussi être résolus par des instances extérieures, comme la direction artistique ou les conseils syndicaux.» L'importance des rôles et des limites dévolus à chaque partie est également importante pour Marc-Antoine Bonanomi: «Lorsqu'un chef demande à un musicien professionnel de reprendre 20 fois un passage, il peut avoir l'impression qu'on le prend pour un étudiant. Or on ne travaille pas de la même manière avec des professionnels qu'avec des amateurs. Ou lorsqu'un chef invité

pour un seul concert essaie de révolutionner un fonctionnement ou encore d'imposer un style trop avant-gardiste ou désuet.»

Un métier qui s'apprend

On peut l'imaginer, un orchestre, ensemble composé d'artistes et souvent de fortes personnalités, n'est pas aisé à diriger. Pour les plus grands d'entre eux, il s'agit parfois d'institutions anciennes – certaines ont été créées au XIXe siècle - dont le fonctionnement est établi bien avant l'arrivée du chef. Les musiciens y jouent parfois depuis 30 ou 40 ans, il y a des couples, plusieurs générations... « J'observe également certaines différences culturelles entre les pays, les orchestres français auront par exemple davantage tendance à râler ou à contester que les anglo-saxons », remarque Aurélien Azan Zielinski.

Mais, en matière d'autorité, ce que le chef tient à souligner, c'est qu'elle ne s'improvise pas. Ce métier s'apprend et s'entraîne durant de longues années. « Les chefs d'orchestre se sont d'abord formés à un ou plusieurs instruments, puis ils ont pris des cours de direction d'orchestre, qui comprennent de la gestique, du solfège ou de la pédagogie notamment.

Le travail du chef d'orchestre et ses interactions avec les musiciens ontdéià fait l'obiet de séries télévisées, comme Philharmonia (France, 2019) ou Mozart in the Junale (États-Unis, 2014-2018).







La gestique du chef d'orchestre Karl Krueger (1894-1979) a été captée en 1945 par Gjon Mili (1904-1984), photographe américain d'origine albanaise spécialiste de la stroboscopie.

Cela dit, tout le monde ne peut pas devenir chef. Il faut cette envie de se mettre en avant et d'emmener les musiciens vers une certaine interprétation. Et puis, on doit être très à l'aise avec son corps. Lors des examens d'admission, on voit vite que certains n'y arriveront pas dans le cadre de notre cursus. » Ce qui réjouit Aurélien Azan Zielinski, c'est le nombre de

candidatures féminines dans les écoles de chef d'orchestre, en nette augmentation. Une bonne nouvelle, alors que le chiffre le plus souvent avancé à l'heure actuelle serait de 4% de femmes dans la profession. Une situation qui pourrait évoluer ces prochaines années et peut-être faire émerger de nouveaux regards sur le rôle et l'autorité du chef d'orchestre. •

Politique, équitation, humour ou encore éducation: des personnes de professions et de milieux variés livrent leur point de vue sur l'autorité et ses métamorphoses.

L'autorité en question

TEXTE | Isabel Jan-Hess | IMAGES | Hervé Annen



« La génération Y a compris que l'autorité se gagne »

Bricoleur infatigable depuis toujours, Alexandre Gaillard a construit sa vie autour de sa passion. Professeur à l'ECAL, il dirige également sa petite entreprise Swiss Koo, qui fabrique des coucous du XXIe siècle, intégralement Swiss Made. «Je ne me situe jamais dans un rapport d'autorité à proprement parler avec mes étudiants. Il s'agit de moments d'échange et surtout de créativité ». précise celui qui a fondé une matériothèque unique au fil de ses dix-sept ans de pratique et de recherche en design industriel.

Pour lui, la notion d'autorité bouge, mais reste finalement bien définie. « La démocratie est en soit une forme de dictature de la majorité. On ne se trouve plus dans des hiérarchies pyramidales, mais dans des cadres institutionnels définis et respectés. Un étudiant ne répondant pas aux critères d'admission ou ne venant pas aux cours échoue aux examens, puis est exclu de la formation. Tout le monde se plie à ces

exigences. Mais les jeunes sont aujourd'hui davantage dans la négociation et dans une remise en question des règles. La génération Y a compris que l'autorité se gagne.»

L'entrepreneur voit ces changements comme des ouvertures. «Dans une entreprise, malgré un grand respect de la hiérarchie, les employés se rencontrent socialement. On est moins rigide, davantage dans la collaboration. » Père de deux jeunes enfants, le Nyonnais constate aussi une évolution des principes d'éducation. «On n'en est plus à la baguette, la pédagogie du XXIe amène l'enfant à plus de réflexion sur son comportement. Mais il ne faut pas confondre autorité et fermeté: on peut être dans le consensus, mais pas dans le laxisme.»

Alexandre Gaillard 42 ans Fondateur de Swiss Koo et professeur de design industriel à l'ECAL / École cantonale d'art de Lausanne – HES-SO



«Le tout répressif ne fonctionne plus»

C'est certainement dans le milieu scolaire que la métamorphose de l'autorité est parmi les plus visibles. Enseignante, puis directrice de l'établissement primaire du Lignon et d'Aïre à Genève, Nathalie Studli le confirme, mais constate des effets positifs: «La société évolue et l'école avec, souligne cette dynamique quadragénaire, très impliquée dans les projets d'école inclusive menés à Genève. On n'a plus de direction ou d'enseignant tout-puissants, le travail est mené en réseau, par une équipe pluridisciplinaire.»

Un fonctionnement d'autorité partagée, favorisant l'éducation de cette génération d'élèves questionnant régulièrement les règles. «On met en place des stratégies pour asseoir l'autorité dans le dialogue en leur donnant, dès le départ, une place de citoyen, souligne cette mère de deux jeunes adultes. Le tout répressif ne fonctionne plus avec cette génération ouverte sur le monde, dès le plus jeune âge. À travers la

réflexion, le partage et l'autoévaluation, on obtient de meilleurs résultats.
Cela ne veut pas dire qu'on ne punit plus. Mais lorsque l'élève comprend le sens d'une décision et ses conséquences, il reconnaîtra plus facilement son erreur et acceptera la sanction. »
Parallèlement, certains parents ne valorisent plus

l'autorité de l'enseignant.
« Effectivement, la remise en cause de certaines décisions prises à l'école donne un sentiment de toute-puissance à l'élève, regrette Nathalie Studli. Mais là encore, le dialogue avec la famille, partenaire de l'école et non adversaire, va dans l'intérêt de l'enfant et de son intégration dans la société.»

Nathalie Studli 48 ans Directrice de l'établissement primaire Lignon / Aïre dans le canton de Genève et ancienne enseignante



« Une nouvelle forme de censure retient les humoristes »

Habitué à se moquer de l'autorité durant ses spectacles, Laurent Deshusses pense qu'on peut rire de tout en admettant toutefois que, depuis quelques années, une nouvelle forme de censure retient les humoristes. « Avec l'avènement d'internet, on assiste à un nouveau type de jugement suprême, explique celui qui a joué dans la Revue satirique genevoise et parcouru les routes avec le Cirque Knie. On a un tribunal de bistrot du monde qui, paradoxalement, n'a aucune autorité reconnue, mais une grande influence sur la façon de penser des gens. »

Pour lui, le web, censé amener plus de liberté, a plutôt enlevé toutes les libertés et modifié le rapport à l'autorité. « J'ai parfois envie de mettre un mot, dire une bêtise sur un post, mais je me retiens parce qu'on peut assister ensuite à une avalanche de commentaires haineux, déformant ou interprétant son propos. Le théâtre reste encore une des dernières

formes de liberté, car instantané. Mais il convient de différencier l'auteur du comédien, qui n'est qu'un interprète et peut se déresponsabiliser devant une autorité contestant le texte. »

Laurent Deshusses constate aussi une métamorphose de l'autorité dans le positionnement des générations. « Il n'y a plus de frontière entre l'adulte et l'enfant. Autrefois, on avait encore ce respect, même si on faisait des bêtises comme tout enfant ou ado. Il y avait toujours deux mondes, analyse ce père de deux étudiants. J'entends autour de moi des anecdotes assez inquiétantes, comme celle d'un gardien de piscine qui n'a aucune autorité sur des ados ayant des comportements à risque. La seule que craignent et respectent encore les jeunes, je crois, c'est celle de la justice. »

Laurent Deshusses 56 ans Comédien, scénariste, auteur et humoriste Genève



«Interroger l'autorité est à la fois nécessaire et périlleux »

Comme ont pu le démontrer les récentes affaires dans plusieurs cantons, l'élu ne jouit plus de la toute-puissance et de l'impunité. «Et c'est tant mieux, confie l'ancien conseiller d'État genevois Charles Beer. La manière dont on incarne une fonction demande plus de transparence et de modestie. Un élu ne peut être légitimé dans sa fonction s'il transgresse les règles.» La crise de l'autorité atteint de nombreux domaines. L'interroger est à la fois nécessaire et périlleux, souligne celui qui fut régulièrement confronté à la contestation de l'autorité dans son parcours syndical et politique. « Nous vivons à une époque où la contestation générale vise la base et le fonctionnement de nos sociétés démocratiques. La montée du populisme et les fake news parasitent les débats et tendent vers une remise en question des autorités politiques, scientifiques et institutionnelles. Mais ce flot d'informations.

parfois contradictoires, conduit aussi à une plus grande exigence de transparence de la part des dirigeants et des institutions. À un renouvellement heureux de l'exercice de l'autorité.»

Pour l'ancien magistrat socialiste, chargé de l'instruction publique de 2003 à 2013, les clés fondamentales de l'exercice de l'autorité restent le partenariat et le dialogue. « Dans cette période de grande mutation sociétale, un pouvoir centralisé ne peut plus faire barrage à la montée du populisme en imposant des décisions sans consulter les premiers intéressés. »

Charles Beer 67 ans Ancien conseiller d'État socialiste à Genève et enseignant à la Haute école de travail social – HETS et à la Haute école de gestion -HEG – HES-SO Genève

«Un cheval ne sera pas contrôlable sans l'instauration d'une relation de confiance»

Le monde équestre connaît bien l'importance de l'autorité. « Un cheval ne sera pas contrôlable sans l'instauration d'une relation de confiance et de complicité avec le cavalier, précise d'emblée David Deillon, ancien professionnel au joli palmarès suisse et international en saut d'obstacles. On est confronté aujourd'hui à des jeunes qui n'ont pas conscience du travail nécessaire pour asseoir cette autorité sur une bête de 600 kilos. Ils brûlent les étapes. Comme dans beaucoup de disciplines sportives, cette volonté de performance immédiate est problématique.»

L'autorité dans le monde de l'équitation est exercée par les instances officielles, également en grande métamorphose. « La fédération équestre internationale travaille dans l'intérêt et le respect de l'animal, mais tout le monde ne respecte pas ces exigences. On assiste à une confrontation entre les défenseurs du bienêtre de l'animal et le monde de la compétition sportive. Les règles se sont durcies et ne plaisent pas à tout le monde. Le dopage est considéré comme un acte de maltraitance et disqualifie directement un couple cavalier/ cheval. On ne peut même plus donner une aspirine pour soulager une bête. Ces changements en contrarient certains dans un milieu assez conservateur.»

David Deillon, lui, reste convaincu que les performances sont possibles en travaillant avec l'animal dans ces règles éthiques. Le passionné met toute son énergie dans les recherches menées pas sa petite société Alogo Analysis pour la mise au point de capteurs de mouvement du cheval en travail. « Avec ce système, on donne la parole au cheval et on voit clairement la manière dont il appréhende le passage de l'obstacle.»



David Deillon 33 ans Ancien cavalier médaillé en saut, aujourd'hui à la tête de la start-up Alogo Analysis Apples (VD)





Le pouvoir et l'image entretiennent depuis toujours des liens complexes. À l'heure des *leaders* populistes et de la surveillance généralisée des géants d'internet, les terrains d'exploration restent nombreux pour les photographes.

La photographie, arme de propagande ou de dénonciation?

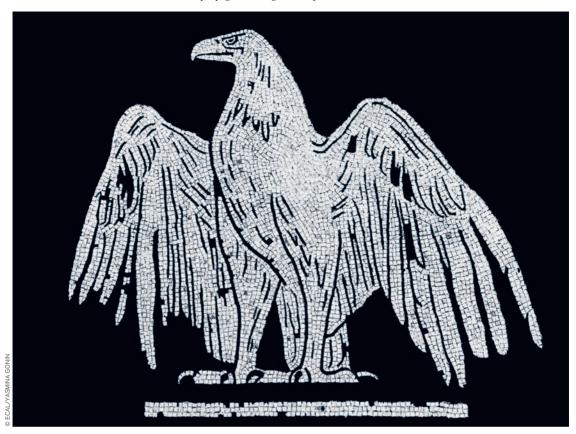
TEXTE | Marco Danesi

¹ Né en 1957, l'artiste pékinois Ai Weiwei est également une figure de la dissidence chinoise. Il a notamment exprimé ses opinions sur le massacre de la place Tian'anmen, le Tibet ou la police secrète chinoise sur Twitter. Il a été arrêté par la police en 2011, puis enfermé 81 jours dans un lieu secret dans des conditions dégradantes. Cela avait soulevé une vague mondiale d'indignation.

La photo, depuis son apparition au XIX^e siècle, « vit une relation tourmentée, parfois trouble, avec le pouvoir », observe Milo Keller, responsable du département photo de l'ECAL/École cantonale d'art de Lausanne – HES-SO. Les puissants, quels qu'ils soient, ont eu recours de tout temps à l'image pour s'imposer. Les artistes, les fabricants d'images, à leur tour, ont cherché à en saisir la nature, les contours, avec plus ou moins de distanciation. On peut alors, en simplifiant à l'excès, partager le travail de la photo à l'égard de l'autorité en deux courants majeurs: la propagande et la critique.

La propagande rassemble des images photographiques dont le but est d'asseoir un régime, glorifier un chef, légitimer une idéologie. « Les systèmes totalitaires de la première moitié du XX° siècle en Europe, la guerre froide, mais aussi les régimes démocratiques de l'aprèsguerre, note Milo Keller, ont fourni un terrain de jeu illimité à la représentation idéologique de l'autorité en place. » Plus récemment, les nouveaux *leaders* populistes, à force de smartphones et de réseaux sociaux, mettent en scène une proximité, une spontanéité – à la fois vraie et fausse – à coups de selfies. « C'est l'aboutissement, avance Milo Keller, de ce que Silvio Berlusconi avait lancé en Italie en mélangeant politique et publicité afin de se transformer luimême en produit électoral de consommation. »

Aujourd'hui, les GAFA – Google, Apple, Facebook, Amazon – poussent encore plus loin cette logique en s'émancipant du politique. « Sous le couvert d'une économie de partage, analyse Milo Keller, ces sociétés exercent une surveillance sur les individus consommateurs. Elles maîtrisent les images qu'elles font circuler



dans le seul but de garder les internautes dans l'illusion d'une liberté horizontale.»

Le courant critique s'emploie, de son côté, à dévoiler, démonter, voire tourner en dérision les personnages et la mécanique de la communication, voire de la propagande. L'artiste Ai Weiwei¹, figure de la scène artistique internationale contemporaine, synthétise à lui seul l'ensemble des postures critiques à l'égard de l'autorité. L'exposition Fuck off, réalisée en 2000, est exemplaire à ce titre: elle aligne une série de doigts d'honneur adressés aux lieux du pouvoir mondialisé - politique, culturel et économique - qu'Ai Weiwei immortalise au moyen d'un téléphone portable. Mais il n'y a pas que les stars pour aborder l'autorité sous l'angle de l'art: ci-après, les travaux de quatre jeunes photographes, fraîchement diplômés de l'ECAL.

Roma Invicta - Yasmina Gonin

Mettre les structures du fascisme à nu

Le projet Roma Invicta (Rome Invincible, en français) met en scène la monumentalité, la pureté et la radicalité des bâtiments, des sculptures issus du mouvement rationaliste italien et de la Rome mussolinienne. « Sous le régime de Mussolini, beaucoup a été détruit et beaucoup a été construit », note Yasmina Gonin, photographe indépendante et diplômée de l'ECAL en 2017, que ces édifices ont fascinée.

Yasmina Gonin a fait le vide autour de ces vestiges intacts d'une époque révolue, mais encore présente. Les images de l'artiste, qui vit désormais à Londres, «ont une forme très graphique, suggère Milo Keller, responsable de la photographie à l'ECAL. Elles

renvoient à des artefacts, à des maquettes.» Épurées, entre le noir et le blanc, les photos mettent à nu les structures anthropologiques du fascisme, bâties sur la volonté de maîtrise et de puissance.

Au cours de ses pérégrinations, Yasmina Gonin a aussi documenté la persistance de slogans fascistes. «J'ai été surprise de voir ces traces qui ont survécu à la chute du régime.» Comment ne pas s'interroger sur la résonance contemporaine de ces mots à la gloire du *Duce? Roma Invicta* est présenté sous forme d'installation: on y reconnaît «le désir de contempler ces édifices mais également le malaise à l'égard de l'idéologie fasciste», explique Yasmina Gonin. Ses photos transpirent ce paradoxe fondateur.







TRUST Magnum - Younès Klouche

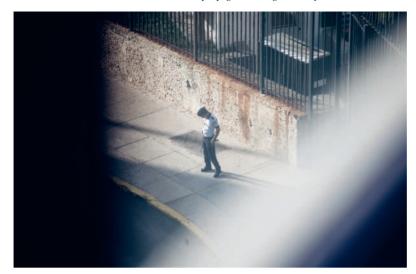
Sur la piste des multinationales de Suisse centrale

La Suisse centrale: cela évoque, pour le sens commun, le mythe des origines ou un paradis fiscal. Younès Klouche a braqué son objectif sur ce territoire lisse, immuable. Les cantons de Zoug, de Schwytz, voisins de la métropole zurichoise, abritent discrètement les sièges de multinationales célèbres. TRUST Magnum, jouant avec les mots et leur polysémie, renvoie à la fois aux conglomérats capitalistes, à l'idée de confiance et à la grandeur.

Le photographe lausannois, diplômé de l'ECAL en 2015, a immortalisé les bâtiments des compagnies. Il a pisté les collaborateurs. Il a saisi leurs grosses cylindrées. Il documente ainsi la banalité abstraite de cet univers pour en faire le plus grand spectacle du monde.

TRUST Magnum crée une narration décapitée, anonyme. Les images glacées, géométriques, racontent un monde des affaires et de la finance partout égal à lui-même, à Londres comme au pied des Alpes: secret, global, rassurant ou inquiétant, c'est selon. Younès Klouche a

également pointé son appareil sur des cibles militaires. Mal lui en a pris. « Je me suis fait arrêter par des gardes qui voulaient confisquer mes rouleaux après avoir pris une photo d'une entreprise d'armes. » Le photographe a toujours eu la volonté d'exprimer un discours politique critique. Pourtant, il est conscient de l'ambiguîté qui habite les relations entre image et autorité. « Mes images sont souvent séduisantes et pourraient plaire aux personnes que j'essaye de critiquer. »







En la linea del fuego -Anastasia Mityukova

Un feuilleton politico-criminel international

La photographe genevoise Anastasia Mityukova s'est emparée d'une histoire invraisemblable et l'a transformée en matière à fiction. En ligne de mire, un feuilleton politico-criminel international: vrai, faux? Personne ne saurait le dire. À la veille d'un voyage à Cuba avec sa classe de l'ECAL, la jeune femme, diplômée de l'école depuis 2018, tombe sur un article consacré à des attaques acoustiques dont seraient victimes les collaborateurs de l'ambassade des États-Unis à La Havane. «Les médias spéculaient à l'envi. Il y avait des références à un outil sonique ultra-performant. D'autres parlaient de conspiration, soi-disant de la part de la Russie... Bref, c'était une histoire douteuse.» L'artiste, d'origine russe, décide de la raconter.

À Cuba, Anastasia Mityukova se transforme en investigatrice. Elle récolte des indices hasardeux et échafaude son récit en utilisant les codes de l'espionnage et du documentaire photographique classique. S'y succèdent photos originales, images d'archives, caméras cachées et de surveillance. À la fin, la vraie fausse enquête détourne l'événement, sape l'autorité des médias, questionne la vérité supposée des images. « Dans mon travail, je suis essentiellement intéressée par les fakes news, les théories de la conspiration, les canulars... Je m'interroge sur la manière dont la preuve photographique est utilisée, comment les images fournissent des croyances communes dans tous les domaines, comme la politique, la science, l'actualité... »



Mai 2018 - Thaddé Comar

Disséquer les processus techniques de manipulation de l'image

Mai 2018 met en scène un monde complexe, fracturé, béant. Cinquante ans après Mai 68, un an après l'élection d'Emmanuel Macron, un mouvement de lutte hétéroclite a vu le jour, s'opposant aux politiques réformistes du nouveau gouvernement. Thaddé Comar, photographe établi à Paris et diplômé de l'ECAL en 2018, a suivi les événements.

Corps à corps avec l'humanité bariolée qui proteste, il documente ce qui se passe: les défilés pacifiques, la présence massive de reporters à l'affût, puis les casseurs en action, enfin la désolation après les heurts.

Le résultat est présenté à la fois dans un livre, rappelant un pavé, au moyen d'un dispositif web et sous la forme d'une installation. Cette dernière s'articule autour d'un grand carré vert qui renvoie aux fonds verts utilisés à la télévision pour intégrer dans une même image des objets filmés séparément. Ce fond «est pour moi une représentation du processus technique de manipulation de l'image», explique Thaddé Comar.

«L'ensemble dévoile l'artifice de l'information 'spectacularisée' », note Milo Keller, professeur à l'ECAL. Mai 2018, au point de convergence du réel – la rue – et des flux médiatiques, fissure le spectacle qui occulte l'action des appareils répressifs sous un flot d'images incessant et uniforme. De la maternelle à l'université, l'autorité de l'enseignant n'est plus un acquis. Évolution du rapport au savoir ou écart de plus en plus grand entre les valeurs de l'école et de la société de consommation, les facteurs explicatifs sont nombreux.

Quand la légitimité du professeur est remise en cause

TEXTE | Geneviève Ruiz | ILLUSTRATION | Pawel Jonca

L'indiscipline est un phénomène en croissance dans toute la Suisse romande. « Il a pris de l'ampleur depuis une quinzaine d'années, observe Jean-Claude Richoz, formateur d'enseignants et auteur du best-seller Gestion de classes et d'élèves difficiles et de Prévenir et gérer l'indiscipline dans les classes primaires et secondaires. De la maternelle à la fin du secondaire, dans toutes les régions, on compte environ une classe sur trois qui pose de sérieux problèmes. » Parmi les comportements d'indiscipline les plus courants, on trouve les bavardages incessants, l'inattention, la dissipation, le refus de travailler, la provocation ou encore l'insolence.

Des enseignants qui nagent à contre-courant

Comment en est-on arrivé là ? Les explications sont multiples. Il y a la crise de l'auto-

rité traditionnelle que traverse notre société postmoderne, qui touche particulièrement les institutions éducatives. Parmi les aspects plus spécifiques à ces dernières, Bruno Robbes, maître de conférences en Sciences de l'éducation à l'Université de Cergy-Pontoise, mentionne la perte de confiance dans les fonctions de promotion sociale de l'école. « Les gens de toutes les échelles de la société ne sont pas dupes: le lien entre réussite scolaire et origine sociale est fortement corrélé. » Il en résulte un manque de sens pour certains élèves. L'autre facteur relevé par Bruno Robbes réside dans «la différenciation croissante des valeurs prônées par la société capitaliste et les valeurs de l'institution scolaire. Les enfants et les jeunes sont assaillis constamment, notamment au travers des médias et des écrans, de messages leur faisant croire que tout s'obtient sans effort, qu'il faut satisfaire ses pulsions de façon

immédiate. Or l'apprentissage demande de la discipline sur le long terme, dont les bénéfices sont différés dans le temps. Dans ce contexte, les enseignants, ainsi que les parents ou les éducateurs, nagent à contre-courant.»

Les parents seraient aussi de plus en plus nombreux à contester les compétences de l'enseignant, le considérant comme peu ou mal formé. «Il faut replacer cela dans un environnement de compétition sociale accrue, dans lequel les parents mettent une pression énorme de réussite sur leurs enfants et donc sur l'enseignant, poursuit Jean-Claude Richoz. Ce dernier se retrouve au cœur de toutes ces exigences. Les critiques des parents peuvent fortement ébranler son autorité. »

Les influences de Mai 68 et de la psychanalyse

Dans ce contexte, les professeurs vivent une crise de confiance par rapport à leur rôle et à leurs missions. Les influences de Mai 68, mais aussi de psychanalystes dans la mouvance de Françoise Dolto, leur ont fait douter des bénéfices à imposer des règles trop strictes. Certains professeurs ne souhaitent pas endosser le rôle de policier. Jean-Claude Richoz raconte: « Certains enseignants affirment qu'ils ne sont pas là pour éduquer, qu'ils n'ont pas fait cinq ans d'université pour cela. D'un côté, je peux les comprendre. Mais le problème, c'est que s'ils n'osent plus imposer de cadre de travail à leur classe, ils ne réussiront pas à créer un climat propice à l'apprentissage. »

Et il est difficile d'imposer son autorité face à 20 enfants si l'on n'est pas convaincu de son bien-fondé. Les spécialistes parlent d'une confusion entre autoritarisme et autorité éducative. «L'autoritarisme est une autorité basée sur la coercition, rappelle Bruno Robbes. Il cherche à soumettre l'autre et laisse la porte ouverte aux abus. L'école d'autrefois, idéalisée parfois comme un âge d'or, était basée sur cette forme d'autorité. Les punitions et les violences physiques étaient acceptées par la société.» La remise en cause de l'autoritarisme représente évidemment un progrès, même s'il ne faut pas oublier que « certaines formes

d'autoritarisme subsistent encore à l'heure actuelle dans les institutions scolaires, souligne Bruno Robbes. Lorsqu'elles cohabitent avec un abandon de l'autorité, cela forme un cocktail explosif, avec des jeunes laissés à euxmêmes et qui ressentent de la rancœur face au système scolaire. »

L'autorité éducative, de son côté, est une autorité qui se construit dans le lien et le dialogue. Elle implique de fixer un cadre consistant, explicite et fiable pour les élèves, reprenant les interdits au fondement de toute vie sociale. Elle les sanctionne avec bienveillance en cas de transgression, à la manière d'un éducateur soucieux qu'ils en comprennent le sens et ne recommencent pas. Dans ce contexte, l'autorité juste sert d'abord à protéger et à faire grandir.

Le mythe de l'autorité naturelle

Un autre mythe qui culpabilise les enseignants: l'idée que l'autorité est naturelle. Il n'y a pas un gène de l'autorité, mais différentes aptitudes qu'il est possible de développer. Jean-Claude Richoz différencie quatre composantes de l'autorité chez l'enseignant: l'autorité de statut, qui relève de sa fonction et qui lui confère le droit, mais surtout le devoir de poser un cadre de travail et de le faire respecter. L'autorité de compétence, fondée sur l'expertise que possède la personne dans un domaine du savoir. L'autorité relationnelle, qui tient principalement à la présence en classe, à la capacité de communiquer et d'établir une bonne relation avec les élèves. Enfin l'autorité intérieure, qui résulte d'un travail de l'enseignant sur lui-même, sur ses réactions émotionnelles et sur son ego.

« Les enseignants font preuve de plus ou moins d'autorité, en fonction de leur expérience et du travail qu'ils effectuent pour développer ces quatre aspects, indique Jean-Claude Richoz. Ils reçoivent l'autorité de statut de par leur nomination et celle-ci, ils devraient l'assumer pleinement, en explicitant clairement les règles et en sanctionnant. Pour développer leur autorité relationnelle, il leur faut soigner la relation avec les élèves, par



Les étudiants ont désormais un accès quasi illimité et instantané aux informations. Mais pour acquérir des connaissances, le rôle du professeur qui guide, accompagne et encadre reste indispensable. Dessin réalisé pour Hémisphères par l'illustrateur Pawel Jonca.

exemple en instaurant des rituels d'accueil, de transition et de travail. Les enseignants ont aussi la possibilité d'améliorer leur présence en classe, en travaillant leur posture corporelle, l'occupation de l'espace, le regard, etc. En peu de temps, ils peuvent faire de grands progrès.»

Même si on connaît les outils qui permettent de prévenir et de gérer efficacement l'indiscipline, le problème, selon Jean-Claude Richoz, reste que «les enseignants ne sont pas tous formés à cela et qu'ils sont assez souvent découragés et fragilisés. Il faut les aider à retrouver la maîtrise de leurs classes en les soutenant et en assurant un suivi pendant quelques semaines. Nous manquons de moyens pour faire intervenir des spécialistes de l'autorité dans les écoles. Au rythme où cela va, il faudra bientôt un coach pédagogique par établissement.»

Les hautes écoles aussi concernées par l'autorité

De leur côté, les hautes écoles spécialisées et les universités sont également confrontées à la question de l'autorité. Celle-ci est par contre rarement en lien avec l'indiscipline: « Mes étudiants ont entre 20 et 27 ans, raconte Sonia Perotte, chargée de cours en informatique à la Haute école de gestion de Genève – HEG – HES-SO. Ils viennent à mes cours parce qu'ils l'ont choisi. » Conseiller pédagogique au Rectorat de la HES-SO, Gabriel Eckert confirme: « Nous ne nous trouvons plus dans la situation de contrainte propre à l'école obligatoire. Nos étudiants, qui se sont déjà frottés au monde professionnel, ont davantage de maturité et le choix de leur cursus fait partie d'un projet personnel. »

Mais, comme partout ailleurs dans la société, l'autorité des professeurs universitaires ne leur est plus accordée d'office. Elle est plus facilement remise en question par les étudiants. Pourtant, Gabriel Eckert estime que l'autorité reste indispensable dans la relation pédagogique, également au niveau tertiaire: «Il doit y avoir acceptation de cette asymétrie des deux côtés pour créer des conditions d'apprentissage favorables. L'enseignant décide de ce qu'on ap-

TROIS QUESTIONS À

Pierre-François Coen

L'enseignement de la musique se base encore sur un modèle traditionnel, estime Pierre-François Coen, professeur à la Haute École de Musique de Lausanne – HEMU – HES-SO.



La musique s'enseigne selon le modèle du compagnonnage. Pouvez-vous l'expliquer?

PFC Ce modèle prévalait déjà au Moyen Âge pour les artisans. On réunit une personne expérimentée dans un domaine et un compagnon qui se forme en l'imitant, en suivant ses conseils. L'instrumentiste apprend ainsi à lire la musique, à produire un son, à bien placer ses doigts. L'autorité du mentor sur son compagnon est telle que, parfois, lors d'examens, les experts peuvent déceler des filiations entre les professeurs et leurs élèves.

Cette autorité est-elle remise en cause?

PFC Oui, forcément. Avec YouTube, les étudiants peuvent questionner telle technique enseignée par le professeur, et découvrir qu'il y a d'autres manières d'effectuer des gestes. Mais de façon générale les élèves ont choisi leur professeur et se soumettent volontiers à son enseignement, parce que son expertise est avérée. Une évolution que j'observe est que certains étudiants changent régulièrement de professeur afin de varier leurs sources d'apprentissage et trouver leur propre style.

Le modèle traditionnel n'évolue-t-il pas simplement parce qu'il fonctionne bien?

PFC Bien sûr. Mais 40 à 60% des élèves quittent le conservatoire trois ans après avoir commencé un instrument. S'agit-il d'un problème d'autorité? Je ne crois pas. Pour moi, il faut repenser les logiques pédagogiques d'un enseignement parfois trop prescriptif et pas assez centré sur l'apprenant.

prend, à quel moment, comment, etc. Et il dispose d'un sacré pouvoir: celui de l'évaluation. L'étudiant qui n'accepterait pas cela ne peut pas suivre les cours.» La capacité du professeur à imposer un cadre d'apprentissage adéquat serait aussi importante que ses compétences dans sa discipline. « Le professeur n'a pas besoin de tout connaître, précise Gabriel Eckert. Il peut faire intervenir des experts extérieurs sur des sujets pointus. Il devient par moments animateur, cela fait partie de son rôle. »

Le savoir du professeur universitaire, justement, n'est-il pas remis en cause par les nouvelles technologies et l'accès presque illimité des étudiants aux connaissances? « Attention à ne pas confondre connaissances et informations, répond aussitôt Gabriel Eckert. Les étudiants ont désormais une bibliothèque virtuelle à portée de main, ce qui est pratique. Mais leur accès à ces informations et l'acte d'apprendre représentent deux choses différentes. Ils devront faire l'effort d'apprendre. Un apprenti pilote qui aurait accès au manuel de fonctionnement d'un avion sur internet ne saurait pas pour autant le piloter. Il a besoin d'effectuer un apprentissage et la présence de l'enseignant qui l'accompagne dans ce processus est précieuse.»

Développement de nouveaux outils pédagogiques

En lien avec les nouvelles technologies, les universités aussi sont largement touchées par le phénomène de l'inattention des étudiants, présents physiquement aux cours, mais absents mentalement. L'enjeu, pour les enseignants, consiste alors à savoir comment capter l'attention. L'une des solutions réside dans le développement de nouvelles méthodes pédagogiques, comme la classe inversée, que Sonia Perotte utilise avec ses étudiants. Il s'agit parfois de faire des lectures chez soi et des exercices en cours, mais cela peut aussi aller plus loin: les étudiants doivent aller chercher les supports de cours eux-mêmes, voire les créer. L'enseignante en informatique raconte que ses étudiants sont très actifs et motivés durant ces cours. Mais que devient son autorité? « Cela peut déstabiliser certains

Sans prof et sans examens

Un Bachelor en économie d'entreprise propose depuis 2017 un cursus durant lequel les étudiants créent une vraie entreprise avec de vrais clients.

« Nos étudiants viennent de rentrer d'un voyage en Finlande, raconte Antoine Perruchoud, responsable du cursus Team Academy de la HES-SO Valais-Wallis. Durant deux semaines, leur projet a été de créer des restaurants pop-up servant de la fondue suisse. Je peux vous garantir que cette expérience leur a permis de mettre à l'épreuve sur le terrain de nombreuses connaissances, notamment en commerce international! »

Le programme Team Academy, intégré dans le Bachelor en gestion d'entreprise de la HES-SO, a été lancé en 2017 à Sierre. Basé sur une méthode pédagogique finlandaise qui a déjà fait ses preuves dans d'autres pays, ce cursus ne comporte pas de cours magistraux, ni d'examens. Dès le premier jour, les étudiants y forment une entreprise réelle, avec des mandats et des clients réels. «L'an dernier, leur chiffre d'affaires s'est élevé à environ 60'000 francs». précise Antoine Perruchoud, en expliquant que cette formation se base sur des rapports hiérarchiques plus horizontaux que le système éducatif traditionnel. En dehors de la gestion de leurs

projets, qui se fait toujours par équipe, les étudiants sont tenus d'effectuer certaines lectures, présentations, ainsi que d'écrire des articles. Ils se retrouvent deux fois par semaine pour des sessions de dialogue avec leur teamcoach.

«Nos professeurs ne nous transmettent pas un savoir dans une relation d'autorité classique, raconte Cyril Adler, étudiant en première année. Ils jouent un rôle de coach et nous aident seulement lorsque nous le demandons. Mais ils restent les garants du respect des règles.» Dans tous les cas. leur autorité n'est plus basée uniquement sur le savoir: «Ils n'ont pas de réponse à toutes nos questions, poursuit l'étudiant. Ils vont plutôt nous aider à trouver l'information. » Les enseignants gardent toutefois une forme d'autorité dans le sens où ils vont valider le travail des étudiants à l'aide d'un système de points et d'une échelle de compétences. «La mécanique de ce dispositif est toutefois éloignée d'une évaluation classique avec des notes», indique Antoine Perruchoud.

Cette manière de travailler motive beaucoup les étudiants. Car ils ne sont jamais dans la passivité. Surtout, elle leur permet de développer des soft skills, si déterminants à l'heure de la révolution digitale.

au début. Il est important que je leur explique clairement les méthodes et les objectifs au début du cours, pour qu'ils y adhèrent. Mais mon rôle consiste toujours à les guider et à fixer un cadre. Puis, au final, à les évaluer. » Le contexte et les méthodes changent donc, mais dans le fond, le rôle du professeur, s'il est plus facilement remis en cause, demeure essentiel. C'est d'ailleurs le problème des MOOCs, ou cours en ligne, selon Bruno Robbes: «Plusieurs enquêtes montrent que le taux de réussite des étudiants aux MOOCs est nettement plus faible que pour les autres types de cours. » En cause: le manque de cadre et d'accompagnement clairs. •





Dans le milieu carcéral, la sécurité et la lutte contre la récidive ont pris le pas sur les logiques de réinsertion ces dernières années. Dans ce contexte tendu, les travailleurs sociaux cherchent à valoriser leurs savoir-faire.

Les travailleurs sociaux face aux injonctions sécuritaires

TEXTE | Marco Danesi

1 Chez la plupart des détenus, la période de probation est assortie d'un accompagnement favorisant la formation, le retour à l'emploi, ainsi que l'intégration sociale. Sur le site de la Fondation vaudoise de probation, on peut lire que «Chaque personne est accueillie avec discrétion, sans jugement de valeur, indépendamment de son parcours pénal, dans le respect de sa culture et de ses objectifs personnels».

En 2013, les meurtres de Marie dans le Nord vaudois et d'Adeline à Genève ont profondément marqué l'opinion publique romande. En partie parce qu'ils avaient été commis par des détenus en liberté conditionnelle au bénéfice d'une assistance de probation. La probation – période de libération sous conditions qui précède la remise en liberté ¹ – n'en est pas sortie indemne... Objet de critiques virulentes, elle doit faire de la lutte contre la récidive sa priorité aux dépens de la réinsertion.

Les tensions entre «social» et «sécurité» ont toujours existé. Mais depuis quelques années, «la probation, héritière des sociétés de patronage caritatives, s'oriente vers une logique de surveillance et de réduction des risques pour la société», indique Daniel Lambelet, professeur à la Haute école de travail social et de la santé | EESP | Lausanne – HES-SO. Les

drames récents ont encore accéléré le mouvement. «Fatalement, note Daniel Lambelet, qui s'intéresse depuis longtemps à ces questions, la marge de manœuvre des agents de probation s'amenuise. » Cette marge de manœuvre leur permettait par exemple d'évaluer l'opportunité de dénoncer – ou pas – un manquement du condamné durant sa libération provisoire. Actuellement, le signalement est devenu automatique.

Réduire le risque de récidive à zéro

La demande accrue de sécurité a produit un autre changement important: l'arrivée en force de psychologues et criminologues dans un domaine où les travailleurs sociaux ont été longtemps majoritaires. Ces derniers, dans la droite ligne d'approches anti-autoritaires, privilégient la relation avec les justiciables et acceptent la part d'incertitude propre à



Pink Cells est un projet en cours de la photographe Angélique Stehli, diplômée de l'ECAL / École cantonale d'art de Lausanne – HES-SO. Elle s'est rendue dans des cellules de prisons suisses peintes en rose, couleur qui aurait des effets calmants sur les détenus violents, selon certaines études psycho-logiques.



ANGÉLIQUE STEHLI

Le spécialiste de la probation Daniel Lambelet s'intéresse à la manière dont les travailleurs sociaux gèrent la relation d'accompagnement et d'assistance avec les détenus.



leur métier. Psychologues et criminologues, de leur côté, s'appuient sur des instruments d'évaluation du risque avec l'objectif déclaré de le maîtriser.

L'approche d'exécution des sanctions axée sur le risque – ou *Risiko orientierter Sanktionenvollzug* – illustre cette tendance. Introduite en Suisse alémanique depuis cinq ans, elle évalue le risque de récidive lors d'un délit grave dès le début de la peine. Si ce risque est important, il faut organiser l'exécution de la sanction de manière à le neutraliser. Les travailleurs sociaux, dans ce contexte, peuvent se retrouver en porte-à-faux par rapport aux injonctions sécuritaires. « Inévitablement, leur crédibilité s'affaiblit », observe Daniel Lambelet.

Face à ces constats, le professeur de l'EESP a souhaité prendre le pouls de la profession. Il mène actuellement une étude, en collaboration avec sa collègue Jenny Ros, qui a pour objectif de comprendre comment les agents de probation vivent cette période de changements. La recherche s'intéresse également à la manière dont les travailleurs sociaux

tentent de préserver la relation d'assistance et d'accompagnement avec les détenus, qui se trouve au cœur de leur mission.

Privilégier la relation avec le détenu

Selon les premières observations, les agents de probation ont une conscience claire du contexte de leur travail et des contradictions qui peuvent se manifester entre contrôle, lutte contre la récidive et soutien à la réinsertion. Au point d'intersection de ces trois mandats, ils refusent néanmoins de se cantonner au rôle d'auxiliaires de l'appareil de surveillance, même s'ils agissent sur délégation de la justice. La construction d'un lien de confiance durable avec les justiciables dépend de cette différenciation des rôles et des fonctions. Daniel Lambelet cite l'exemple d'un professionnel qui a su gagner la confiance d'un détenu réticent et agressif - divorcé, au chômage, sans domicile - en lui proposant de l'aider concrètement à trouver un logement, plutôt que de recourir à la contrainte.

Parmi les agents de probation, les travailleurs sociaux chercheraient, selon les données déjà disponibles de l'étude, à valoriser des pratiques qui échappent au contexte dans lequel ils opèrent, axé sur les aspects sécuritaires. Aux expertises standardisées, ils préfèrent mettre l'accent sur l'expérience d'années de travail, sur la gestion raisonnable du risque basée sur l'intelligence pratique du professionnel soumise au contrôle des pairs, et, enfin, sur la relation dynamique et suivie avec le détenu. «Il en va du sens de leur profession», affirme Daniel Lambelet, dont l'étude veut contribuer à éclairer ce savoir-faire en péril. •

Retour

Naturalisation

Permis C:

autorisation

(après 5 ou

10 ans)

de séiour

Permis L:

(renouvelable

annuellement)

courte durée

(jusqu'à 12 mois)

Permis B: autorisation

d'établissement

Une intégration sur mesure

Une recherche s'intéresse à la façon dont les autorités administratives et judiciaires interprètent le degré d'intégration des candidats au permis de séjour ou au passeport suisse.

Ces dernières années, la Suisse a mis en place une politique d'intégration des personnes étrangères, dite « graduelle». Plus le titre de séjour demandé donne accès à des droits civiques et politiques, plus les exigences à satisfaire seront importantes. Dans cette optique, les autorités mesurent, à l'aide d'une liste de critères, le «degré d'intégration» des candidates et des candidats. L'obtention d'un permis ou du passeport dépend du résultat de cette évaluation.

Les critères inscrits dans la loi sur la nationalité (depuis le 1^{et} janvier 2018) et dans celle sur les étrangers et l'intégration (depuis le 1^{et} janvier 2019) sont le respect de la sécurité et de l'ordre publics, le respect des valeurs de la Constitution, les compétences linguistiques, la participation à la vie économique ou l'acquisition d'une formation. La loi sur la nationalité en prévoit un cinquième: l'encouragement et le soutien de l'intégration du conjoint, du partenaire enregistré ou des enfants mineurs.

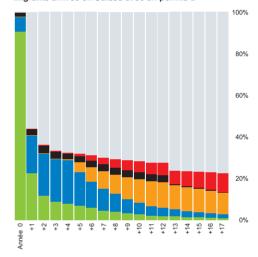
Stefanie Kurt, docteure en droit et professeure à la HES-SO Valais-Wallis – Haute École de Travail Social – HETS et Christin Achermann, professeure, sociologue et anthropologue de l'Université de Neuchâtel, ont lancé un projet de recherche qui s'intéresse à la façon dont les autorités administratives et judiciaires appliquent et interprètent ces critères. L'étude a aussi pour but de comparer les pratiques cantonales, plutôt disparates en la matière.

Le projet, au croisement du juridique et du social, «entend comprendre comment la politique d'intégration 'graduelle' contribue à la cohésion sociale, en régulant l'accès aux différents titres de séjour», explique Stefanie Kurt. Dans un deuxième temps, la situation suisse sera comparée au modèle allemand, dont les bases légales sont similaires, et à l'exemple suédois, moins restrictif. Les résultats sont attendus d'ici à 2022. Le projet est financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique dans le cadre de son Pôle de recherche national consacré aux migrations et à la mobilité, *PRN-On the move*.

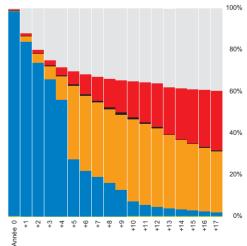
ÉVOLUTION DU STATUT LÉGAL DE MIGRANT

La majorité des personnes étrangères arrivent en Suisse au bénéfice d'un permis de courte durée (permis L) ou d'un permis de résidence annuel (permis B). Au cours des années suivantes, elles accèdent progressivement à des types de statut de séjour plus stables, tels que le permis d'établissement (permis C) ou la nationalité suisse. Logiquement, les personnes bénéficiant dès leur entrée en Suisse d'un permis B restent plus longtemps que celles titulaires d'un permis L. Ces résultats indiquent que les différents types de permis jouent le rôle que la politique migratoire leur assigne, à savoir autoriser un séjour à court terme dans un cas et dans l'autre constituer la première étape d'un séjour de longue durée.

Migrants arrivés en Suisse avec un permis L



Migrants arrivés en Suisse avec un permis B



SOURCE: OFS, REGISTRE CENTRAL DES ÉTRANGERS (1998–2007), REGISTRE SYMIC (2008–2010), STATISTIQUE STATPOP (2010–2015) 68 WEB

Internet fait-il autorité d'une manière inédite ou perpétue-t-il des formes de pouvoir anciennes ? Un buzz personnel peut-il infléchir le cours du web ? Quelques pistes de réflexion, entre héroïsation de soi et domination des plateformes.

Mon petit superpouvoir et l'algorithme-roi

TEXTE | Nic Ulmi | IMAGE | Filippo Minelli

Sur le web, je suis tout-puissant. Je peux gagner des milliards, faire tomber Donald Trump, réparer l'environnement: il suffit que je trouve les bonnes ficelles et les bons relais, que je ramasse assez de clics et assez de likes. Sur le web, je suis tout-impuissant. Tout ce que je fais est accaparé par des plateformes, piloté par des algorithmes, nové dans l'océan du big data: dans le cyberespace, personne ne m'entend crier. Ces visions, toutes deux a priori virtuellement vraies, traduisent l'impression qu'un régime d'autorité particulier s'est mis en place dans l'univers numérique. Ce régime est-il nouveau ? Est-il le décalque hypertrophié d'un système ancien? Voyons un peu.

« Il existe sur le web une double autorité. Il y a, d'une part, l'influence que vous pouvez exercer et qui se mesure en termes de viralité, par la quantité de partages de votre message», note Caroline Bernard, directrice du laboratoire Prospectives de l'image à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles et chercheuse à la Haute école d'art et de design de Genève - HEAD – HES-SO, où elle a travaillé en 2017-2019 sur le projet Design viral, méthodologie pour un buzz citoyen, dirigé par Jérôme Baratelli, responsable de la filière Communication visuelle. Et d'autre part? «Votre autorité reste soumise aux algorithmes des réseaux sociaux ou de Google, obéissant à des mécanismes opaques. Ce ne sera pas une vraie prise de pouvoir, elle jouera avec un système qui, lui, possède le pouvoir.»

Utilisant les réseaux sociaux comme laboratoire, la chercheuse a testé des stratégies pour doper son potentiel d'influenceuse afin de «renouveler les mécanismes du buzz en

matière d'expression citoyenne ». Constat: « Une des logiques à l'œuvre est celle de l'héroïsation de soi. Pour faire passer un message, il fallait d'abord que je m'expose. Je me suis mise à raconter ma vie toutes les deux heures, pour augmenter la capacité de rebond de mes messages dans la plasticité des réseaux. »

Avec les étudiantes et les étudiants d'un atelier de la HEAD, Caroline Bernard a lancé en 2018 un hypothétique « Café Cunni ». En réaction à un projet (entre-temps avorté, mais réel) de « Café-pipe » qui proposait aux hommes un espresso et des services sexuels oraux, la version «Cunni» questionne le dispositif en échangeant les rôles. La trouvaille prend, on en parle partout. «Une communication de type promotionnel a d'abord attiré un peu de monde, mais c'était limité. Ce qui a déclenché le buzz, c'était le fait de poser trois affiches en ville pendant trois minutes, de les photographier et de les mettre en ligne avec un commentaire du style 'Incroyable, regardez ce que j'ai vu à Genève'. C'est éthiquement problématique, car on est clairement dans la fake news, mais ça marche. » La logique à l'œuvre est ici celle de l'« autorité du témoin qui prend la parole sans avoir l'air d'être instrumentalisé».

L'héritage sous-marin colonial

Designer d'interaction et enseignant à la HEAD, Gordan Savičić a déployé des tactiques de communication guerrilla avec un objectif opposé: non pas doper votre présence sur les réseaux sociaux, mais l'effacer. Le projet Web 2.0 Suicide Machine déclenchait en 2010 un buzz international en questionnant les droits des plateformes sur nos données. Ces logiques d'autorité sont-elles différentes de la «vie réelle»? «Pas vraiment. Les training sets, les ensembles de données utilisées pour entraîner les programmes qui prennent des décisions de manière algorithmique, contiennent les biais et préjugés en vigueur dans la société qui les a produits, qui se retrouvent ainsi reproduits et souvent amplifiés. » Des études se penchent aujourd'hui sur les stéréotypes que les algorithmes recrachent sans les comprendre. Les programmes de traduction

TROIS QUESTIONS À

Marc Vonlanthen

Aujourd'hui, les mécanismes d'autorité instaurés sur le web tendent à devenir ceux de la vraie vie, constate Marc Vonlanthen, physicien et philosophe, professeur à la Haute école d'ingénierie et d'architecture de Fribourg – HEIA-FR – HES-SO.



Le web secrète-t-il des hiérarchies nouvelles?

MV Après des débuts marqués par une démarche participative et désintéressée, le web a contribué au passage d'une société où l'autorité était patriarcale et institutionnalisée à une société où l'autorité est diffuse, gouvernée par une norme statistique produite par des algorithmes. Selon les termes utilisés par Michael Hardt et Antonio Negri dans le livre *Empire*, on passe à des sociétés disciplinaires dans lesquelles « la maîtrise sociale est construite à travers un réseau ramifié de dispositifs ». Cette mutation s'est déroulée en parallèle à la prise de contrôle progressive du web par un nombre d'acteurs limité, dont l'influence dépasse désormais celle des États les plus puissants.

Les mécanismes qui font autorité dans la «vraie vie» sont-ils différents?

MV Aujourd'hui, les mécanismes d'autorité algorithmique instaurés sur le web tendent à devenir ceux de la «vraie vie». Leur pénétration et leur pouvoir de colonisation de l'attention humaine sont tels qu'établir une distinction entre «vie réelle» et «réalité algorithmique» est désormais dénué de sens.

Comment résiste-t-on à ce qui fait autorité sur le web?

MV La question est: comment investir ces technologies de manière à ce qu'elles contribuent à l'autonomie des personnes et non à la standardisation et au contrôle des comportements. Dans le domaine éducatif, il devient urgent, en particulier, de produire une politique du numérique qui déploie ses effets dans la formation des enseignants.

7 0 W E B



O MINELLI



automatique attribuent un sexe selon la profession. Les logiciels de reconnaissance faciale nous confondent avec quelqu'un d'autre si on est d'origine asiatique ou africaine parce que, pour leurs données nourries à la peau blanche, les visages des autres couleurs sont tous pareils. La technologie d'Amazon pour trier automatiquement des candidatures d'emploi n'apprécie un CV que si sa structure colle au schéma-type d'un parcours masculin...

« Et si on regarde l'infrastructure physique d'internet sur le site Submarinecablemap.com, qui montre le tracé des fibres optiques sous la mer, on retrouve les routes coloniales, la All Red Line des lignes télégraphiques de l'Empire britannique, dont internet apparaît comme un héritage », commente Gordan Savičić.

Que faire? « Je garde espoir, répond Gordan Savičić. Les stratégies et les outils pour s'opposer au monopole des plateformes du web sont là. Même si la boîte noire des algorithmes reste impénétrable sur le plan technologique, il faut comprendre les mécanismes socio-économiques déployés, former des designers qui ont une réflexion critique et s'efforcer d'adopter les alternatives qui existent, comme le réseau social Mastodon. Il s'agit en fait, en collaboration avec des ingénieurs et des législateurs, de réimaginer complètement notre internet. » •

En apposant l'autocollant Google Great Walls à la Muraille de Chine, l'artiste italien Filippo Minelli questionne les technologies 2.0 et la manière dont elles remplacent, lentement, mais sûrement, la réalité. Il a sillonné le monde durant plusieurs années pour coller les logos des sites les plus connus sur tout ce qu'il croisait, des bidonvilles vietnamiens à un élevage de dindes. Il cherche ainsi à mettre en évidence la contradiction croissante entre la réalité «réelle» - dans laquelle la plupart des êtres humains vivent toujours - et le monde, qu'il juge éphémère, des nouvelles technologies.

Dans les années 1950, la plupart des enfants n'avaient pas droit à la parole durant les repas familiaux. En 2019, ils parlent tellement que s'ils en venaient à se taire, on les emmènerait chez le pédopsychiatre. Mais que s'est-il passé en trois générations? Mai 68, psychologisation des relations, idéologie égalitariste, individualisme, déclin des grandes institutions, nouvelles technologies: les explications sont nombreuses pour tenter de comprendre pourquoi l'autorité parentale ne va plus de soi. Il en va de même pour n'importe quelle autre prévalence hiérarchique. Toute position de supériorité doit désormais être négociée, expliquée, méritée.

La fin de l'autorité automatiquement accordée a du bon: elle permet de limiter les abus. Mais l'absence d'une règle claire plonge parfois l'individu dans le désarroi. Le quotidien serait sans doute plus prévisible – et probablement moins agité – si un consensus existait sur les statuts des uns et des autres. La nostalgie pour un âge d'or de l'autorité fait d'ailleurs partie des caractéristiques de notre époque. Les médias ou les discours politiques regorgent d'expressions telles que «restaurer » ou «rétablir » l'autorité.

POSTFACEDe quelle autorité parle-t-on?

Geneviève Ruiz, responsable éditoriale d'Hémisphères

Mais quelle autorité cherche-t-on à rétablir ? Imaginer que davantage de fermeté conduit à davantage d'obéissance est une illusion. La philosophe Myriam Revault d'Allonnes s'exprime d'ailleurs ainsi dans un entretien au Figaro: «'Je veux restaurer l'autorité' signifie souvent 'je veux restaurer l'obéissance'. Cela ne concerne pas l'autorité, mais le pouvoir. L'autorité n'appelle pas à l'obéissance mais à la reconnaissance, on ne la détient pas, on l'exerce. » Faudrait-il soupçonner les tenants du discours de « restauration de l'autorité » d'envisager de rétablir certaines formes de pouvoir au détriment de la démocratie ? De toute manière, cette posture ne nous épargnerait pas la tâche de négociation des statuts d'autorité auxquels nous sommes constamment confrontés, à moins de revenir plusieurs siècles en arrière. Car la remise en cause de l'autorité se situe au fondement même de la modernité.

ÉCONOMIE

74 | La blockchain, nouvelle frontière des auditeurs

SANTÉ

77 | Des aliments fabriqués de toutes pièces

ARTS VISUELS

80 | Réfléchir au climat autrement

FOCUS SUR SIX RECHERCHES HES-SO

INGÉNIERIE

83 | Les eaux usées produisent de l'électricité

MUSIQUE

86 | Les étés de Debussy

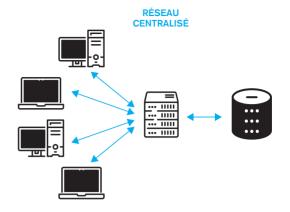
TRAVAIL SOCIAL

89 | Soutenir les Roms précarisés

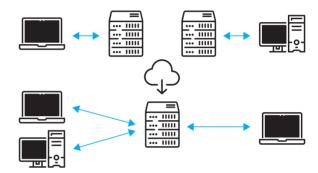
Texte Lionel Pousaz

La blockchain, nouvelle frontière des auditeurs

Les auditeurs sèment parfois l'angoisse dans les entreprises. Désormais, c'est à leur tour de trembler. La blockchain ne bouleversera pas seulement le rôle des institutions financières, mais aussi la manière dont on contrôle l'activité des sociétés.



RÉSEAU DÉCENTRALISÉ



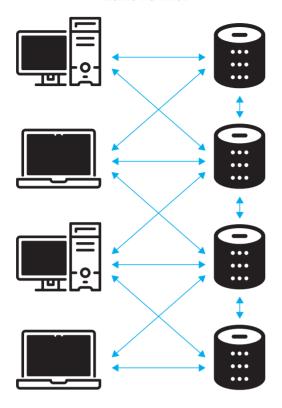
outes les grandes compagnies et la plupart des PME passent par des audits. C'est le moment redouté de la fin d'année fiscale, quand des experts font main basse sur la salle de réunion et passent au crible les comptes de l'entreprise, sous les regards inquiets des employés. Aujourd'hui, les auditeurs ne font pas qu'éplucher la comptabilité. Ils se penchent sur les processus qualité, la traçabilité des matières premières, les performances et même les dépenses énergétiques. L'audit est un

passage obligé pour renforcer le lien de confiance avec les investisseurs, les actionnaires ou les clients. Le rapport final sert souvent de pierre angulaire à la stratégie de l'entreprise. Le petit monde de l'audit – à vrai dire, un énorme marché, où les quatre plus grosses firmes mondiales se partageaient en 2018 des revenus de 150 milliards de dollars – est peut-être sur le point de connaître une révolution. Ses acteurs se mettent en mouvement autour d'un concept qui pourrait bouleverser leurs pratiques: la blockchain. En quoi cette technologie, souvent associée aux cryptomonnaies, peut-elle bouleverser les pratiques de l'audit?

Quelques entreprises enregistrent déjà certains processus sur la blockchain, notamment dans les domaines de la fintech (néologisme issu de la contraction entre «finance» et «technologie», ndlr). Dans les grandes lignes, plutôt qu'un logiciel classique, elles utilisent un protocole informatique qui effectue et enregistre les transactions sous forme de blocs. L'information contenue dans ces blocs est accessible en permanence et virtuellement impossible à modifier (lire encadré). En dehors de ces cas particuliers, les experts ne voient pas

FOCUS 75

RÉSEAU DISTRIBUÉ



L'art de graver dans le marbre

Imaginons une sorte de livre de comptes quasi infalsifiable. Chaque transaction est enregistrée au sein d'une entité virtuelle appelée bloc. Le contenu est visible date, montant, type, identité des transacteurs... - mais il est également chiffré sous la forme d'une longue suite de caractères appelée hash. Si on change ne serait-ce qu'une virgule au contenu d'un bloc. son hash sera totalement différent.

Ce hash est repris dans le contenu du bloc suivant – soit à la prochaine transaction. Le nouveau bloc générera son propre hash, qui sera lui aussi repris, et ainsi de suite pour former une chaîne de blocs – une blockchain, donc. En pratique, cela implique qu'on ne peut pas modifier le contenu d'un bloc sans modifier celui de tous les blocs suivants, et donc générer un nouveau hash pour chacun d'entre eux.

Pour rendre le système encore plus robuste. la chaîne de blocs est distribuée. C'est-à-dire au'elle est stockée intégralement et à l'identique dans plusieurs machines, où elle se met à jour automatiquement. Il est donc impossible de modifier le contenu d'un bloc sans modifier tous les blocs suivants sur toutes les copies de la chaîne. Si quelqu'un cherche à modifier un bloc donné, les machines qui hébergent les autres copies de la chaîne repéreront immédiatement l'anomalie et rétabliront le contenu originel.

encore pointer le raz-de-marée. Mais ils sont nombreux à l'annoncer. Professeure à la Haute école de gestion de Genève – HEG – HES-SO, Nathalie Brender ne pense pas que les entreprises basculeront massivement vers la blockchain avant au moins une bonne dizaine d'années. Ce qui n'empêche pas les acteurs de l'audit d'anticiper le mouvement. «Les plus grandes firmes d'audit, l'organisme ISO ou des consortiums de banques travaillent tous à leur stratégie blockchain. Pour ma part, je suis régulièrement contactée par des petites sociétés d'audit, qui souhaitent se tenir au courant.»

Des données infalsifiables

Pourquoi les entreprises auraient-elles avantage à adopter la blockchain? La robustesse représente sans doute un premier argument. Chaque transaction – non seulement les mouvements financiers mais aussi les services, les accès aux systèmes informatiques, etc. – est validée sans besoin d'intermédiaires. Une fois inscrite, elle ne peut être modifiée. Cette suppression des intermédiaires fait de la blockchain un système particulièrement utile quand la transaction implique de multiples parties prenantes, explique Nathalie Brender: « C'est là que le concept fait le plus de sens, quand on interagit avec des sous-traitants, des fournisseurs, des clients, des auditeurs ou une autorité de surveillance, et que l'on doit s'assurer que les données sont disponibles et correctes. » On songera par exemple à la question de la traçabilité des matières premières dans le domaine agroalimentaire ou pour les labels écoresponsables.

Actuellement, les auditeurs passent un temps considérable à vérifier l'intégrité des données. Par exemple, ils extraient un échantillon représentatif de factures, puis ils vérifient la cohérence des documents émis à chaque étape de la transaction – bons de commande et de livraison, relevés bancaires, rapports de service, comptabilisation.



Les entreprises ne basculeront pas massivement vers la blockchain avant une bonne dizaine d'années, considère l'experte Nathalie Brender. La blockchain pourrait rendre obsolètes la plupart de ces étapes de contrôle. «Cela signifie que le travail va évoluer vers moins de vérification et plus d'expertise. La valeur aioutée se concentrera dans l'analyse», estime Nathalie Brender. Par exemple, quand l'auditeur préconise des changements dans les processus de facturation pour régler des problèmes d'impayés, ou quand il évalue la valeur d'un actif particulier, comme un brevet

Des audits en continu

Second avantage de la blockchain, sa disponibilité. Le système valide les transactions en continu et l'ensemble des données se retrouve immédiatement accessible en ligne. « Cette

propriété permet de procéder à des audits en continu sur la base de données fiables, traçables et immutables, plutôt que de concentrer son travail sur une enquête annuelle massive», observe Nathalie Brender.

L'accès en temps réel à ces données peut bouleverser le rythme de travail des auditeurs. Du côté des entreprises, elle permettra d'accélérer la prise de décision, en se basant sur les événements et les tendances des dernières semaines, plutôt que sur un rapport qui couvre les activités de l'année précédente.

Les risques de la blockchain

Malgré sa robustesse, la blockchain introduit ses propres risques. En 2017, un hacker parvenait à dérober l'équivalent de près de 32 millions de francs en cryptomonnaie ethereum. Pour ce faire, il ne s'est pas attaqué à la blockchain elle-même, mais au logiciel qui gérait les porte-monnaie virtuels des clients. Cet incident est révélateur: si le système lui-même est pratiquement inviolable, il peut présenter des vulnérabilités au niveau de l'interfaçage avec le reste des logiciels. « Cela implique qu'il y aura

probablement plus d'audits pour vérifier le déploiement du système informatique et ses interactions avec les activités exécutées sur la blockchain», analyse Nathalie Brender.

Enfin, le caractère immutable de ce système ne va pas sans poser quelques problèmes. Après une erreur de saisie dans une transaction, il n'est pas possible d'en modifier le contenu. Techniquement, le problème pourrait se régler en opérant la transaction inverse. Mais cela impliquerait que les parties prenantes se mettent d'accord. Les entreprises auront donc tout intérêt à mettre en place des systèmes de prévalidation, afin d'éviter que des bévues ne soient gravées dans le marbre.

Au-delà de ces grandes lignes, il reste difficile d'anticiper les conséquences concrètes de la blockchain sur le métier d'auditeur. C'est précisément ce qui intéresse Nathalie Brender, elle-même ancienne auditrice pour la firme Arthur Andersen. Elle a récemment obtenu un financement du Fonds national suisse de la recherche scientifique, en collaboration avec Jean-Henry Morin de l'Université de Genève, afin de mettre en place une expérience pratique: «Avec des professionnels de l'audit, nous allons examiner divers processus en entreprises avant et après le basculement vers la blockchain. Nous voulons analyser sur le terrain quelles opérations de vérification sont encore nécessaires et mesurer l'impact de la transition.»

Nathalie Brender note un climat d'expectative parmi les petites fiduciaires qui n'ont pas les moyens d'anticiper le mouvement. «Il existe un vrai risque que nombre d'entre elles n'aient pas les moyens d'effectuer le virage. » D'autres sociétés d'audit ont fait part à la chercheuse de leur relative impuissance face aux comptes d'entreprises qui ont franchi l'étape de la blockchain. «À ce jour, aucune norme d'audit ne décrit la procédure à suivre », constate la spécialiste. Son travail devrait permettre à ces sociétés de mieux anticiper les conséquences de la révolution annoncée. •

SANTÉ 77

Texte Sophie Gaitzsch

« Certains aliments sont fabriqués de toutes pièces »

De plus en plus répandus, les produits ultra-transformés présentent un risque pour la santé, concluent plusieurs études. Décryptage avec la spécialiste Maaike Kruseman.

izzas congelées, soupes en sachet, plats thaïlandais ou indiens à réchauffer, céréales croustillantes pour le petit-déjeuner : les aliments ultratransformés, ou AUT, ont envahi les supermarchés. Il n'existe pas de chiffres pour la Suisse, Mais en France, ils constituent désormais 50% de l'offre des grandes surfaces. La recherche se penche depuis plusieurs années sur les effets que ces produits provoquent sur la santé. Le constat est sans appel: les AUT sont associés à de nombreuses maladies, dont le cancer. explique Maaike Kruseman, professeure associée de la Filière Nutrition et diététique de la Haute école de santé Genève -HEdS-GE - HES-SO.

Qu'est-ce qu'un aliment ultra-transformé ou AUT?

Maaike Kruseman II s'agit d'un aliment qui comporte plus de cinq ingrédients et qui a subi une transformation industrielle. Cette définition utilisée par la communauté scientifique est toutefois débattue car elle est peu nuancée. Au-delà de la longueur de la liste d'ingrédients, il convient de se



demander si on les connaît. Les AUT contiennent souvent des additifs – conservateurs, colorants, épaississants, sucres transformés ou graisses modifiées – dont le consommateur n'a jamais entendu parler. L'aspect de l'aliment et sa durée de conservation constituent d'autres signaux. Il faut utiliser son bon sens.

On trouve donc différents degrés de transformation...

MK Oui. Certains AUT sont fabriqués de toutes pièces. Ils sont composés d'un mélange d'ingrédients moulés et formatés pour ressembler à un vrai aliment. 78 SANTÉ



Comme les nuggets de poulet, dont on sait qu'ils ne contiennent presque pas de viande. À l'autre bout du spectre, des biscuits à base de cinq ou six ingrédients que l'on pourrait trouver soi-même en magasin se situent à la limite de la définition.

Il faut par ailleurs se méfier des plats qui ressemblent à une préparation toute simple, réalisable à la maison. Car certains contiennent jusqu'à 25 composants lorsqu'ils sont précuisinés. C'est par exemple le cas des röstis. Les plats pré-cuisinés affichent une densité énergétique très élevée: 100 grammes de röstis, achetés sous vide en grande surface, contiennent beaucoup plus de calories que 100 grammes de röstis maison.

Quels sont les principaux procédés de transformation utilisés par l'industrie?

MK Le plus emblématique est l'extrusion, une technique qu'il est impossible de répliquer dans une cuisine privée. Elle consiste en quelque sorte à faire exploser l'ingrédient de base pour lui donner de la légèreté et le rendre croustillant. Elle est utilisée en particulier dans la fabrication de céréales pour le petit-déjeuner.

Comment expliquer le succès des AUT?

MK L'industrie agroalimentaire cherche à répondre aux besoins des consommateurs, à leur simplifier la vie. Le mode de vie moderne laisse moins de temps pour les courses et la préparation des repas. Les compétences culinaires ont baissé. Le gain de temps représente un argument de vente important, mais c'est parfois un leurre. De nombreux aliments pas ou peu transformés ne demandent pas de préparation particulière. Au goûter, préparer du pain avec quelques carrés de chocolat n'est pas plus chronophage que remplir un bol de céréales industrielles, mais bien plus sain.

Quels risques les AUT présentent-ils pour la santé?

MK De nombreuses études réalisées dans différents pays ont montré que leur consommation entraîne une augmentation de certaines pathologies comme les troubles digestifs, l'excès de poids, l'hypertension artérielle et les dyslipidémies, des dérèglements du taux de graisse dans le sang associés aux maladies cardiovasculaires. Ces recherches indiquent que les aliments riches en sel et en graisses hydrogénées ou saturées, mais aussi l'huile de palme – largement utilisée par l'industrie pour sa stabilité à la chaleur et au froid ainsi que son coût peu élevé – sont particulièrement nocifs.

Qu'en est-il du risque de cancer?

MK Le lien entre AUT et cancer, en particulier le cancer du sein, est maintenant avéré. L'année dernière, une étude menée en France par l'Institut national de la santé et de la recherche médicale sur près de 105'000 participants a conclu qu'une hausse de 10% de la part d'AUT dans l'alimentation provoquait une augmentation de 12% du risque global de cancer. L'étude ne détermine pas avec exactitude quelles substances sont en cause, mais on soupconne les additifs, ou plutôt certains cocktails d'additifs. Le problème avec les AUT, ce n'est pas seulement ce qu'ils contiennent, mais aussi ce qu'ils ne contiennent pas. Ils sont peu riches en fibres, en antioxydants, en vitamines et en minéraux. Or nous savons que ces nutriments ont un effet protecteur, notamment contre le cancer.

Quel conseil donnez-vous aux consommateurs?

MK II faut privilégier le plus souvent possible les aliments les plus bruts. Cela ne signifie pas qu'il faut se nourrir exclusivement de légumes cultivés dans son potager. Si l'on souhaite gagner du temps, il existe des produits préparés par l'industrie mais peu altérés, comme les salades en sachet et les pommes de terre ou les betteraves précuites. Les aliments en boîte, par exemple les tomates ou les légumineuses, sont souvent très proches de l'aliment de base s'ils ne contiennent pas de sauce. C'est le cas également des légumes surgelés.

Pourquoi le goût des AUT plaît-il tant?

мк De nombreux biscuits, snacks ou desserts ont une composition qui leur donne de la palatabilité, soit une texture et une saveur qui poussent à se resservir. Cette palatabilité provient d'un bon rapport entre graisse, sel ou FOCUS 7 9



De nombreuses études montrent que la consommation d'aliments ultratransformés entraîne une augmentation de pathologies comme les troubles digestifs, l'excès de poids, l'hypertension ou même certains cancers, indique la nutritionniste Maaike Kruseman.

sucre et croustillant. Les neurobiologistes ont observé que cet équilibre activait le système de récompense dans le cerveau. Il s'agit donc d'aliments qui ne sont pas nécessairement consommés pour combler la sensation de faim, mais pour le plaisir qu'ils procurent. La force de la réaction lors de leur consommation varie fortement d'un individu à l'autre, un phénomène qui n'a pas encore été élucidé.

Les enfants sont-ils particulièrement à risque?

MK Les enfants et les adolescents d'aujourd'hui grandissent avec des produits qui
n'existaient pas auparavant. L'éducation joue
un rôle énorme. Il est difficile de donner des
flocons d'avoine à un jeune qui mange des
céréales croustillantes fourrées au chocolat
au petit-déjeuner. Il faut par ailleurs se montrer
vigilant. Ce n'est pas parce qu'un enfant n'a
pas consommé de sucre les deux premières
années de sa vie ou que sa cantine affiche le
label «Fourchette verte» que tout est gagné.
Il acquiert de nouvelles habitudes à chaque
étape de son développement, et ce, jusqu'à
l'âge adulte.

Quelles catégories de population sont les plus touchées?

MK Les études montrent que les AUT sont davantage consommés par les personnes situées plutôt en bas de l'échelle socio-économique. Elles manquent de connaissances sur les effets des AUT et se trouvent plus exposées au marketing de l'industrie agroalimentaire. Elles perçoivent souvent ces produits comme étant des produits de luxe, ce qui est loin d'être le cas.



Les AUT font l'objet d'une importante attention médiatique. Peut-on parler de prise de conscience?

MK Malheureusement, non. Le consommateur suisse est soumis à des injonctions contradictoires. L'industrie agroalimentaire fait la loi, le marché est saturé d'AUT et la publicité n'est pas régulée. Dans le même temps, on lui répète que les produits qu'on lui propose à longueur de journée sont nocifs. Pour changer les comportements de manière fondamentale et avoir un impact sur la santé publique, informer ne suffit pas.

Réfléchir au climat autrement

Sous l'effet des activités humaines, la planète se transforme. Comment réagir à ce phénomène? C'est sur cette question que se penche l'Atlas de l'Anthropocène à Genève, un projet de recherche interdisciplinaire qui vise à étudier comment la Terre et ceux qui la peuplent s'adaptent au changement climatique.

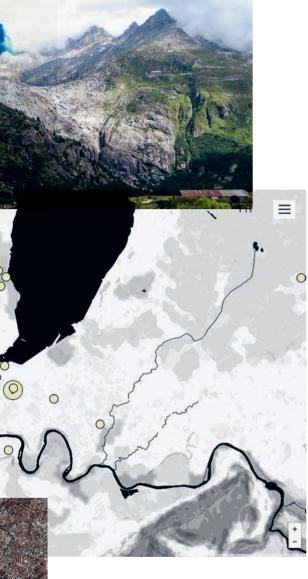


Gene Ray souhaite que l'Atlas de l'Anthropocène à Genève devienne une ressource pour les chercheurs ou les artistes et qu'il contribue à une réflexion publique sur les changements planétaires.



FOCUS 8 1

2



2. Le glacier du Rhône a beaucoup reculé depuis la fin du XIX° siècle. Il est photographié ici en 2008 par Adrian Michael. 3. CF000478
est une image
de la série Midway: Message
from the Gyre
de l'artiste
Chris Jordan.
Dans le glossaire du TAAG,
elle sert à illustrer le terme
«écocide».

4. La page d'accueil du site du TAAG est une image satellite de la région genevoise. Son aspect morose et menaçant symbolise notre époque d'extinction massive et de chaos climatique.

e point commun entre le marronnier de la Treille, les potagers urbains, l'émergence du léman comme monnaie locale et la sauvegarde des abeilles? Tous figurent dans l'Atlas de l'Anthropocène à Genève (TAAG), une plate-forme internet visant à étudier les façons dont la Terre et ceux qui la peuplent s'adaptent aux changements environnementaux planétaires causés par les activités humaines, «Le monde est en pleine mutation, relève Gene Ray, directeur de ce projet de recherche interdisciplinaire mené par la Haute école d'art et de design de Genève - HEAD - HES-SO. Je crois que nous en sommes tous conscients. À présent, ce que nous devons faire, c'est agir. » D'où l'idée d'interroger climatologues, écologistes, économistes ou même historiens et écrivains, «pour stimuler la réflexion. le débat, et pourquoi pas le changement ».

Né dans le cadre du programme de master en arts visuels de la HEAD, qui s'interroge sur la place de l'artiste dans la réflexion autour de problématiques sociales et politiques, le TAAG fait la part belle à la vidéo: les interviews avec les divers intervenants sont filmées et constituent une part importante de l'interface sur la Toile. Ainsi nous voyons, dans l'une d'elles, le climatologue Martin Beniston expliquer comment Genève jouit aujourd'hui du climat de Toulouse d'il y a une cinquantaine d'années tandis que la ville française a hérité de celui de Madrid à la même époque. « Cet exemple simple rend plus réels les changements climatiques auprès d'un public non scientifique, mesures chiffrées à l'appui », souligne Gene Ray. Dans une autre vidéo, Antonin Calderon, cofondateur de la monnaie du léman, démontre que les monnaies locales permettent de favoriser l'achat et la consommation de produits régionaux et de saison. Dans une troisième, le romancier Daniel de Roulet - dont plusieurs œuvres traitent de sujets écologiques - s'inquiète de la disparition de la pureté de la nature, telle que la concevaient les peintres impressionnistes.

« Nous souhaitions couvrir une large diversité de profils, de champs de réflexion, poursuit Gene Ray. Certains d'entre eux nous paraissaient évidents, d'autres nous ont été recommandés. » Un des critères stipulait que les personnes interviewées devaient avoir un lien clair avec Genève et sa région. « Nous avons décidé de nous focaliser sur une zone définie.

Même si ce qui se passe à un niveau local ne s'applique pas nécessairement à l'échelle internationale, nous vivons tous sur une même planète. Et Genève, avec sa densité unique d'institutions de gouvernance, de finance et de recherche, mais aussi d'ONG, de mouvements activistes et artistiques, constitue un terrain d'exploration idéal, riche en contradictions.»

Et le marronnier de la Treille, alors, que vient-il faire dans cette histoire? « Depuis 1818, Genève recense chaque printemps l'apparition du premier bourgeon de cet arbre officiel. Même si quatre spécimens se

sont succédé, on constate une tendance générale à fleurir de plus en plus tôt. Un excellent indicateur de l'évolution du climat local... Or, nous tenions aussi à montrer comment des agents non humains répondent à ces enjeux.»

Une nouvelle ère marquée par l'Homme

L'Anthropocène est un nouveau terme largement utilisé dans toutes les disciplines universitaires pour marquer l'émergence des activités humaines en tant que force géologique et évolutive façonnant la planète. Englobant le changement climatique, la contamination et la perte de biodiversité, le changement planétaire causé par la société génère une controverse politique, ainsi qu'une profonde réflexion scientifique sur la place et la signification de l'humain.

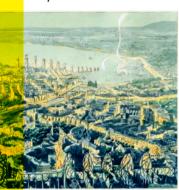


VISUELS

6. La réserve de la Pointe à la Bise à Genève abrite un important écosystème. Cette image a été prise lors d'une interview avec Delia Fontaine, biologiste et coordinatrice de l'éducation à l'environnement à l'organisation Pro Natura, qui figure sur la plate-forme du TAAG.

À noter que la plate-forme du TAAG comprend également un glossaire, où sont développés de nouvelles idées, de nouveaux concepts. « Nous ne faisons que gratter la surface, il y aurait matière à creuser davantage. Nous espérons que notre atlas pourra devenir une ressource non seulement pour les chercheurs, mais aussi pour les artistes, et contribuera à une réflexion publique sur les changements planétaires. »

Pour sa part, Gene Ray a, très jeune, été sensibilisé à l'écologie: «J'ai grandi en Floride, où les écosystèmes ont toujours été riches. Mais j'ai assisté au déclin des populations animales et végétales et à la multiplication des phénomènes météorologiques due au réchauffement climatique, comme les tornades. Là-bas, la fragilité de la nature est visible.»



7. Depuis près de quarante ans, l'architecte belge Luc Schuiten cherche inlassablement des solutions alternatives à la dégradation de l'environnement. Cette image, intitulée *Genève 2100*, illustre un article sur le futur des villes sur le site du TAAG.



Texte Lionel Pousaz

Des microbes pour transformer les eaux usées en électricité

Avec les piles microbiennes, les bactéries pourraient convertir les stations d'épuration en centrales électriques. À Sion, des ingénieurs travaillent sur le projet le plus abouti à ce jour, entre biologie et sciences de l'ingénierie.

A2005 A700 62

es eaux usées ne charrient pas seulement des souillures. Elles contiennent de l'énergie - beaucoup d'énergie, sept ou huit fois plus qu'il n'en faut pour les expurger. Suffisamment pour transformer nos stations d'épuration, qui consomment jusqu'à 2% du courant global, en petites centrales électriques. Pour exploiter cette manne, on peut compter sur l'aide des bactéries bioélectriques: d'étonnants microorganismes capables de produire des ampères avec nos immondices. Chercheur à la HES-SO Valais-Wallis - Haute École d'Ingénierie -HEI. Fabian Fischer exploite leur potentiel dans une pile à combustible microbienne de sa conception, intégrée à la station de Châteauneuf, à Sion.

Une pile microbienne pourrait convertir en électricité jusqu'à 50% de l'énergie contenue dans les eaux usées, explique le chercheur Fabian Fischer.

Composé de 64 piles en séries, ce prototype de 14 mètres est le plus long du monde. Une petite fraction des eaux usées de la station tran-

sitent par ses entrailles, où elles nourrissent d'innombrables espèces de microbes – dont des bactéries bioélectriques. Pour l'heure, les scientifiques travaillent à optimiser le rendement de leur pile. « Elle convertit en électricité environ 12% de l'énergie contenue dans les eaux usées, explique Fabian Fischer. Une fois mature, cette technologie pourrait atteindre les 50%.»

Une telle performance permettrait de convertir les stations d'épuration en centrales électriques. Avec un bassin de population d'environ 100'000 personnes, les bactéries pourraient produire chaque année un surplus d'électricité équivalent à la consommation de

300 foyers. « Pour les communes, les stations engendreraient des profits, plutôt que des coûts », estime Fabian Fischer.

L'idée de la pile microbienne n'est pas nouvelle. En 1911 déjà, un chercheur anglais du nom de Michael Potter exploitait le métabolisme de la levure de bière pour produire de l'électricité. Ses travaux sont passés largement inaperçus, bien que d'autres essais aient eu lieu sporadiquement.

Une bactérie qui respire les métaux

Le sujet rebondit d'une manière plutôt inattendue dans les années 1980. Le chercheur américain Kenneth Nealson se penche sur l'énigme du lac Oneida, dans l'État de New York. Chaque printemps, la fonte des neiges apporte sur le plan d'eau une importante quantité de manganèse, arrachée aux flancs des montagnes environnantes. Il se transforme en oxyde de manganèse, qui se dépose petit à petit sur le fond vaseux du lac... où il disparaît presque entièrement. Géobiologiste, Kenneth Nealson soupçonne l'action d'un microorganisme. Après plusieurs années de recherche, il identifie le responsable et le baptise Shewanella oneidensis. La découverte va remettre en question certains grands principes des sciences de la vie : cette curieuse bactérie «respire» les oxydes métalliques.

En règle générale, on peut décrire la mécanique de base du vivant comme un cycle d'électrons: les organismes trouvent une source d'électrons dans les sucres, et un moyen de les éliminer avec l'oxygène. Shewanella oneidensis procède différemment. Avec ses filaments, elle s'arrime aux oxydes métalliques auxquels elle transmet directement ses électrons. En quelque sorte, elle respire ce solide de la même manière que nous respirons l'oxygène: en lui transmettant une charge électrique négative. Par la suite, les biologistes découvriront

d'autres microorganismes au fonctionnement analogue. En fait, les bactéries bioélectriques sont présentes un peu partout, même si elles marquent une nette préférence pour les environnements pauvres en oxygène. Des microorganismes largement répandus, qui produisent directement du courant électrique: cette découverte relance l'idée de la pile microbienne, notamment pour les stations d'épuration. Sur le papier, l'idée est simple. La pile filtre les eaux usées en exploitant diverses espèces de microbes, dont des bactéries bioélectriques. Pour respirer, celles-ci s'arriment naturellement à un élément en oxyde métallique et lui transmettent leurs électrons. La charge négative de l'oxyde métallique suit un circuit en direction d'un second compartiment chargé positivement: un courant électrique est formé.

Un défi de biologiste...

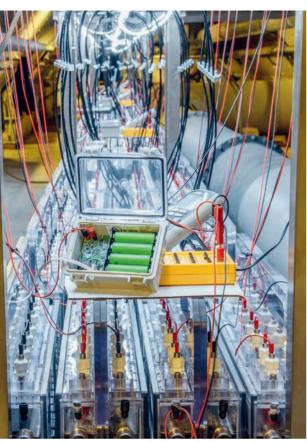
Dans la réalité, les choses sont un peu plus compliquées, tout d'abord d'un point de vue biologique. À Sion, la pile de Fabian Fischer héberge de nombreuses espèces de microbes. Elles jouent toutes un rôle dans la complexe chaîne alimentaire de digestion des eaux usées. Pour optimiser le rendement, les piles microbiennes doivent offrir le meilleur environnement possible à leur écosystème microbien. Les bactéries bioélectriques doivent prospérer - par exemple Geobacter, le microorganisme bioélectrique le plus courant dans la pile sédunoise, qui meurt en présence d'oxygène. Mais il faut aussi prendre soin de tous les microbes qui jouent un rôle dans le processus de digestion des eaux usées.

« Nous sommes loin d'avoir une vue d'ensemble, témoigne Fabian Fischer. Nous menons des analyses génétiques afin d'identifier les espèces présentes, de savoir quelle bactérie digère directement les déchets, quelle autre digère les métabolites de la précédente, et ainsi de suite jusqu'aux bactéries bioélectriques. Dans les trois stations que j'ai analysées, l'écosystème présentait des différences. »

... et une prouesse d'ingénieur

Côté ingénierie, la pile microbienne demande également d'importantes recherches. « Notre prototype n'est pas seulement un des plus grands dans son genre, il est également le plus complet », estime Fabian Fischer. Des capteurs mesurent en temps réel la bonne santé des bactéries. Si les microorganismes

FOCUS 85







HES-S(

se portent moins bien dans une seule des 64 piles montées en série, l'efficience globale chute dramatiquement. « Les ampères s'alignent sur la batterie la plus faible, comme lorsque vous utilisez une pile usée et une autre neuve dans une lampe de poche, explique Fabian Fischer. Vous épuisez encore plus les bactéries bioélectriques et la situation empire. »

Pour éviter d'entrer dans ce cercle vicieux, le système déconnecte automatiquement les piles faibles. En attendant que le film bactérien se reconstitue, des batteries au lithium prennent le relais. Les ingénieurs travaillent également à la mise au point de circuits électroniques spécialisés dans la très basse tension – les chercheurs ont fixé le seuil minimal à 25 millivolts seulement. « Ce sont des technologies analogues à celles que l'on trouve dans les smartphones, mais elles ne sont ni simples ni bon marché à développer. »

La pile microbienne développée par Fabian Fischer et son équipe à Sion. L'image montre également l'une des quatre unités utilisée pour charger des batteries de Lithium.

La pile microbienne se trouve sous ces bassins biologiques.

Les unités de la pile microbienne sont reliées afin de produire de l'électricité tout en purifiant les eaux usées.

Fonctionnelle, la pile microbienne sédunoise est encore un prototype de laboratoire. Transparente pour permettre les observations, composée de matériaux coûteux, elle est conçue pour que les chercheurs puissent comprendre et optimiser la technologie. La future génération devra filtrer la totalité des eaux usées d'une station et atteindre des rendements de quatre à cinq fois supérieurs.

«Tout cela avec une construction garantie sur trente ans et pour des coûts largement inférieurs, précise le chercheur.

Nous pouvons y parvenir, ce n'est qu'une question de temps. » ▶

À partir d'un seul cliché du compositeur français Claude Debussy, Rémy Campos, coordinateur de la recherche à la Haute école de musique de Genève, livre une enquête passionnante sur ses temps de vacances, aussi privés que mondains.

H oulgate, dans le Calvados. C'est dans cette petite station balnéaire de Normandie, extrêmement prisée au début du siècle dernier, que nous emmène Rémy Campos, coordinateur de la recherche à la Haute école de musique de Genève - HEM - HES-SO. C'est dans ce décor pittoresque que l'on retrouve alors le compositeur Claude Debussy (1862-1918), qui vit des vacances, imposées par son épouse, comme une véritable torture... Une enquête minutieuse, réalisée à partir de nombreuses photographies inédites ou négligées jusque-là. Rencontre autour du passionnant ouvrage Debussy à la plage.



HOULGATE. - La Plage à l'heure du Bain.

Comment est née l'idée de ce livre?

Rémy Campos Au départ, il n'était question que d'un seul cliché, montrant Claude Debussy au bord de la mer en août 1911. Photographie souvent reproduite, mais dont on ne savait presque rien. C'est pour comprendre les circonstances de sa prise de vue que j'ai été amené à réunir des centaines d'images de toutes sortes. D'abord, d'autres photographies de ces vacances dans les albums de la famille Debussy, où l'on voyait Emma, l'épouse de Claude, Chouchou, leur fille, et même la mère de madame qui faisait partie du voyage en Normandie de 1911. Ensuite, des photographies prises par d'autres personnes à la même époque et au même endroit.

Et surtout, une série de dizaines de cartes postales. En cours de route, se sont ajoutées d'autres images encore. La plus belle des surprises a été la découverte de clichés inédits où figuraient les Debussy: des photographies de presse ou, pour les plus étonnantes, des images prises par le célèbre Jacques Henri Lartigue sans que les intéressés n'aient été au courant.

FOCUS 87



Selon vous, quel pouvait être l'intérêt de ces photographies?

RC Les clichés pris dans le cadre familial par Claude et Emma Debussy n'avaient pas vraiment intéressé jusqu'ici les musicologues. Ces photographies, souvent mal cadrées et mal éclairées, montrant quelle que soit la famille les mêmes sujets (les parents devant leur maison, le nouveau-né,

> la famille réunie avec ses animaux de compagnie, etc.), avaient été mises de côté par les historiens d'art. De même qu'un autre type de documents mis à contribution au cours de notre enquête: les cartes postales, qui se comptent par millions avant la guerre de 1914.

Il ne s'agissait pas de réévaluer ces images, mais de les utiliser pour reconstituer précisément les lieux où les Debussy avaient vécu pendant le mois d'août 1911, ainsi que le quartier parisien où ils résidaient le reste de l'année. Autrement dit, des photographies sans valeur esthétique notable devenaient précieuses pour écrire la biographie d'un artiste dans son environnement quotidien.

Peut-on considérer que Debussy a bâti lui-même sa propre légende à l'aide de la photographie?

RC Les clichés pris par le couple n'avaient a priori pas vocation à sortir de leur foyer.

Or, Debussy a succombé au fil des années à la demande du public qui réclamait des images des personnes célèbres. Dans un premier temps, le compositeur a laissé entrer

les journalistes chez lui, puis il a livré à la presse des portraits officiels avant de piocher dans ses albums personnels un cliché que l'on retrouve à la une de Musica en mars 1913. Au même moment, la famille Debussy connaît une véritable dépossession de son image, lorsqu'elle se retrouve capturée sans le savoir par l'objectif de reporters-photographes professionnels (aux courses) ou amateurs (lorsque Jacques Henri Lartique s'essaie à la photographie de presse dans le quartier où vivent les Debussy). L'appétence de Debussy

pour la solitude tranche cependant avec les habitudes de ses confrères...

RC En effet. Dans les premières années du XXe siècle, les créateurs se retrouvent de plus en plus fréquemment sous la lumière des projecteurs. L'interview, importée du monde anglophone, fait fureur en Europe et les artistes accueillent de plus en plus souvent des journalistes chez eux. Par ailleurs, les images de créateurs ou d'interprètes circulent au dos de cartes de visite, sous forme

de cartes postales généralement publiées par les éditeurs de musique ou les directeurs de salles de spectacle, et surtout dans les articles paraissant dans la presse illustrée. Des rubriques spéciales verront le jour au lendemain de la guerre, intitulées « Nos compositeurs en vacances» dans le Courrier musical ou «Les travaux d'été des compositeurs » dans le Monde musical. L'intimité de l'artiste ne sera plus qu'un lointain souvenir...

Debussy n'était d'ailleurs pas très friand de ces séjours au bord de la mer...

RC Pour le moins! Entraîné par sa femme qui entendait ne pas rompre avec la vie mondaine qui avait été la sienne du temps de son premier mariage avec un riche banquier



MUSIQUE

Pour le chercheur Rémy Campos, les photographies privées de Debussy et de sa famille, sans grande valeur esthétique, se sont révélées précieuses pour saisir l'environnement auotidien du compositeur.

parisien - Sigismond Bardac -, Debussy se retrouve condamné à vivre pendant un mois dans un hôtel cosmopolite sous le regard permanent de voisins de plage plus snobs qu'esthètes. Il se plaint aussi dans ses lettres des musiques iouées au Casino de Houlgate, bien éloignées de ses goûts raffinés. L'idéal du musicien dans la dernière partie de sa vie était plutôt une réclusion volontaire, quasi monastique. L'hôtel particulier qu'il louait avenue du Bois (actuelle avenue Foch) à Paris n'a jamais servi à de grandes réceptions. Seuls la famille et les amis proches y pénétraient.

Ces vacances balnéaires ont-elles pu alors être propices à sa création?

RC Si Debussy passe plusieurs étés à la mer, au bord de la Manche ou pendant la querre près d'Arcachon et à Saint-Jean-de-Luz, ces vacances sont rarement l'occasion de travaux musicaux de grande ampleur. Le musicien relie des épreuves d'imprimerie, ébauche une orchestration ou reprend des ouvrages commencés à Paris. Deux exceptions toutefois. En 1905, Debussy qui s'est réfugié, pour vivre sa passion avec Emma Bardac, à Eastbourne en Angleterre, y compose la première série des Images pour piano. En pleine guerre, Debussy passera aussi des vacances très prolifiques à Pourville. Des amis avaient prêté une maison loin du rivage et des touristes. Libéré de toute obligation mondaine, Debussy écrit de juillet à octobre 1915 plusieurs chefs-d'œuvre: En blanc et noir pour deux pianos, les deux livres d'Études pour piano et la Sonate pour flûte, alto et harpe.

Texte Andrée-Marie Dussault

Soutenir les Roms précarisés

Un projet genevois démontre que l'intégration des Roms est possible. En misant sur une culture de l'échange, l'accompagnement et la formation, cette initiative a permis d'améliorer le quotidien de communautés qui vivent dans des conditions difficiles.

Photographie Yves Leresche

nviron 100'000 Roms vivent aujourd'hui en Suisse, selon plusieurs associations. La majorité possède la nationalité helvétique et est bien insérée dans la société. D'autres, environ 30'000, sont des nomades – qui représentent à peine 1% des Roms – et vivent en caravane, malgré le manque d'aires d'accueil. D'autres encore font des allers-retours entre leur pays d'origine – la Roumanie ou la Hongrie – et les grandes villes suisses.

Professeure à la Haute école de travail social de Genève – HETS – HES-SO, Monica Battaglini signale que par «Rom», on désigne les populations anciennement appelées «Tsiganes»: «Leur origine remonte à une migration depuis l'Inde vers le Xe siècle. Ils ont une longue histoire européenne et sont reconnus comme la plus grande minorité ethnique transnationale du continent.» On distingue comme principaux groupes les Roms, les Sintés ou Manouches, ainsi que les Kalés. Il y a encore les Yéniches, reconnus comme minorité culturelle en Suisse, au même titre que les Manouches et les Sintés.



Ces images sont tirées d'un travail d'immersion de 5 ans du photographe lausannois Yves Leresche. publié dans le livre Roms, La quête infatigable du paradis (Infolio, 2015). Ci-contre, une famille rom pose dans l'unique chambre de sa maison. à Craiova en Roumanie.

Une espérance de vie jusqu'à vingt ans inférieure à la moyenne

En 2016, la HETS-GE et Caritas Genève ont mené un projet pilote auprès d'une communauté de Roms précarisés venant de Roumanie, présente à Genève. Ce projet était également soutenu par Innosuisse. «Il s'agit d'un ensemble de familles élargies -200 à 300 personnes - effectuant une migration pendulaire entre leur village d'origine et Genève », précise Monica Battaglini, Elles vivent dans des conditions extrêmement difficiles. Leur espérance de vie est de 15 à 20 ans inférieure à la moyenne suisse. À Genève, ces familles sont très visibles parce qu'elles ne possèdent pas de logement fixe. Les habitants d'un même village se retrouvent et dorment sous le même pont ou dans le même parc. Ces Roms ne sont pas représentatifs de ceux établis à Genève ou en Suisse: «Ces derniers sont pour la plupart très bien intégrés et le plus souvent, nous ignorons leur appartenance à cette minorité, poursuit la professeure. Après des siècles de persécutions, ils tendent à la cacher.»



Un jeu pour tordre le cou aux préjugés

Voleurs, mendiants, musiciens. nomades... Les Roms sont la population la plus stéréotypée d'Europe. Pour combattre ces clichés, un serious game nommé Citoyens mitoyens a été créé, destiné aux écoliers de 13 à 15 ans. Son contenu est fondé sur une enquête menée par la Rroma Foundation à Zurich. ainsi que sur des recherches menées à la Haute école de travail social et de la santé l EESP I Lausanne - HES-SO. Bientôt disponible en liane, il consiste à rassembler les bribes de mémoire de personnages devenus amnésiques.

«Il y a des dialogues avec des personnes, des objets, ainsi que des histoires tirées de vrais parcours de vie, explique le sociologue Jean-Pierre Tabin, responsable de ce projet et doyen du Laboratoire de recherche de l'EESP. Peu à peu, le personnage retrouve des éléments de ses souvenirs oubliés. En cours de route, le joueur est soumis à des quiz. Ensuite, il découvre un court-métrage, où le personnage, réel, se raconte.» Les acteurs du jeu

sont des individus de toutes sortes – employé de commerce, musicien, enfant, sans emploi, etc. – qui ont en commun de se présenter en tant que Roms.

« Nous avons créé une première version de Citoyens mitoyens, qui a été testée auprès d'un public cible afin d'avoir un retour quant aux illustrations. aux intrigues, à la jouabilité, précise Jean-Pierre Tabin. Avec ce jeu, notre idée est de mettre en cause des préjugés réducteurs et de permettre aux jeunes de comprendre les mécanismes discriminatoires qui opèrent en Suisse, en s'appuvant sur l'exemple des Roms.» Le développement de ce serious game a comporté de nombreux défis, car «il devait à la fois être ludique, informatif et il fallait nous-mêmes éviter de reproduire des stéréotypes ».

Soutenu par Innosuisse

– agence suisse pour
l'encouragement de l'innovation,
le projet a été développé sur
la base d'une collaboration
entre l'EESP, la Haute école
pédagogique de Lausanne, la
Haute École d'art et de design
HEAD – Genève – HES-SO,
l'entreprise Digital Kingdom
à Vevey, ainsi que la Rroma
Foundation à Zurich.

Le projet, nommé «Mieux vivre ensemble Roms et Genevois», consistait à offrir à cette communauté de Roms un dispositif d'accompagnement spécifique qui tienne compte de ses désavantages socio-économigues particuliers, tout en promouvant la communication entre ces migrants et les autochtones. Sur le terrain, une équipe de médiation mixte - composée de Roms et de Suisses - a été créée. « Nous utilisions la métaphore de la "passerelle" pour décrire cette équipe », glisse Monica Battaglini. Ce groupe mixte avait pour mission d'améliorer l'accès des Roms au droit commun, en leur offrant accompagnement et suivi auprès des institutions, ainsi que des séances d'information. Le rôle des chercheurs était d'identifier comment adapter au mieux les interventions auprès des Roms selon les caractéristiques de ceux-ci. Ils ont ainsi analysé les interventions et ont nourri la réflexion des intervenants avec des exemples tirés d'études d'autres réalités.

«Les membres de cette communauté viennent ici pour chercher des petits boulots, mendier ou se livrer au travail du sexe, explique la chercheuse. Ils ont difficilement accès à l'emploi. Ils ne parlent pas français, la plupart sont analphabètes et les Roumains déjà établis ne leur apportent pas leur support. Ajoutez à cela la stigmatisation dont ils sont l'objet et vous obtenez un cocktail explosif qui les handicape fortement.» Par exemple, les travaux domestiques qu'effectuent certains migrants «latinos» leur sont très peu accessibles. De surcroît, ils ignorent souvent leurs droits et les services qui peuvent leur venir en aide. Précisément, l'un des objectifs de l'équipe du projet consistait à accompagner ces Roms auprès des services publics où, grâce à ce soutien, l'obstacle de la langue, mais aussi certains préjugés, ont pu être surpassés. Ils se sont rendus à l'hôpital, chez une avocate qui défend les auteurs de « délits de pauvreté» (telle la mendicité), ou encore aux services de contraventions. «En vertu de la loi sur la mendicité, ces personnes sont parfois

FOCUS 91





endettées au-delà de leurs capacités à payer, même sur toute une vie, indique Monica Battaglini. Elles ont aussi été accompagnées au poste de police. Cette démarche a parfois permis d'améliorer les relations.»

Une communauté terrorisée par les contrôles policiers

Pour promouvoir le dialogue et le partage, des groupes de parole, mixtes et entre Roms, ont été instaurés. «Il est notamment De juillet 2011 à mars 2012, une vingtaine de migrants roms roumains ont occupé les anciens jardins familiaux abandonnés des Présde-Vidv à Lausanne. Un ieune migrant transporte un matelas vers sa cabane de iardin pour accueillir son beau-père.

Contrôle nocturne de la police la police lausannoise, qui amende régulièrement les Roms pour avoir dormi dehors ou dans des voitures sur un parking, ou encore pour avoir allumé un feu sur la voie publique.

ressorti de ces échanges la terreur qu'inspirent les policiers à cette communauté, fait valoir la chercheuse. Notre étude montre d'ailleurs qu'en 24 heures, ils peuvent être contrôlés jusqu'à 8 fois par les forces de l'ordre.» Les groupes de parole ont aussi fait émerger des valeurs et des émotions communes. À travers ce projet, il s'agissait également d'augmenter le pouvoir d'agir de cette population. Entre autres, par l'accès à la scolarité et à la formation professionnelle pour les enfants, par l'apprentissage du français et de compétences de médiateurs pour les adultes. Avant-gardiste, l'initiative a connu un tel succès qu'elle s'est pérennisée: elle est devenue « Pôle de médiation intercommunautaire». un programme permanent géré par Caritas Genève.

Tiberiu Moldovan, Rom lui-même, y travaille en tant que médiateur. «Juste à Genève, nous comptons 21 villages roms de différentes communautés, lesquelles ne s'entendent pas toujours entre elles». souligne-t-il. Il s'investit tant avec les nouveaux arrivants qui ont besoin de repas, de douches ou d'un hébergement d'urgence qu'avec ceux, déjà connus, nécessitant de l'aide pour accéder aux services juridiques, administratifs ou sanitaires, ou encore avec ceux qui travaillent et possèdent un logement. Également membre du comité de l'ONG Mesemrom à Genève, Tiberiu Moldovan explique que «comme pour toutes les personnes en situation précaire, l'intégration des Roms passe par l'accès à la formation et au logement, pour avoir ensuite accès à l'emploi». Dans une perspective d'intégration, l'association de soutien aux Roms organise des événements culturels: films, conférences, concerts ou festivals.

RECHERCHE

Luciana Vaccaro à la vice-présidence d'Innosuisse

Après sa nomination au sein du conseil d'administration d'Innosuisse en 2018, Luciana Vaccaro, Rectrice de la HES-SO, a été élue vice-présidente par ses pairs lors de la séance du 11 avril 2019. Cette fonction est complémentaire à ses autres engagements, notamment au sein du Fonds national suisse. « Elle me permettra d'agir sur l'ensemble du spectre de la recherche HES: de la recherche fondamentale orientée vers l'application (FNS) à la recherche appliquée dans des projets d'innovation (Innosuisse). Je me réjouis de contribuer activement à faire dialoguer ces mondes qu'on a trop souvent tendance à opposer », souligne Luciana Vaccaro.

Les projets soutenus par Innosuisse dépassent les domaines technologiques. Cette vision pluridisciplinaire coïncide avec celle de la HES-SO, qui réunit des domaines d'enseignement et de recherche variés.

www.innosuisse.ch

INNOVATION

La HES-SO Genève lance son incubateur

La HES-SO Genève a créé un incubateur destiné à identifier et accompagner les projets entrepreneuriaux innovants portés par les étudiantes et étudiants, alumni, assistantes et assistants de ses six hautes écoles: HEPIA, HEG, HEAD, HEM, HEdS et HETS. Baptisé –Pulse, il accueillera sa première volée dès septembre 2019 dans un espace de 700 m².

Les porteuses et porteurs de projet bénéficieront de nombreuses ressources qui incluront des ateliers thématiques, ainsi que d'un accompagnement personnalisé avec des coachs. –Pulse prend la relève de l'incubateur AHEAD qui avait accompagné depuis 2011 plus d'une vingtaine de projets issus de la HEAD. La HES-SO Genève a décidé d'élargir cette offre à ses six hautes écoles. L'interdisciplinarité se trouve donc au cœur de cet incubateur, qui souhaite être ouvert sur l'extérieur et favoriser les échanges.

www.pulse-hesge.ch

RECTORAT

20 ans, ça se fête!



HES-SO/GUILLAUME PERRET

La HES-SO a célébré son 20° anniversaire le 18 mars 2019 à Lausanne. La cérémonie officielle s'est déroulée en fin d'après-midi au BCV Concert Hall de HEMU en présence du Conseiller fédéral Guy Parmelin, chef du Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche, ainsi que de la présidente du Comité gouvernemental de la HES-SO, Anne Emery-Torracinta, Conseillère d'État genevoise. Près de 180 invitées et invités des mondes académique, politique, économique, socio-sanitaire et culturel étaient présents pour marquer cette étape importante.

Luciana Vaccaro, Rectrice de la HES-SO, a souligné à cette occasion l'esprit visionnaire qui a présidé à la création de l'institution il y a 20 ans, ainsi que le rôle d'ascenseur social de la HES-SO qui permet à des profils atypiques de progresser dans leur carrière.

Une soirée festive a ensuite réuni 900 personnes, dont des étudiantes et des étudiants, ainsi que des personnes issues de la recherche, de l'enseignement ou des services administratifs & techniques de la HES-SO, au D! Club. Ils ont pu y assister à une performance des humoristes Vincent Kucholl et Vincent Veillon. La soirée s'est ensuite poursuivie avec le DJ Imadjin.

Le même jour, la Journée Open Science HES-SO avait réuni dès le matin plus de 120 chercheuses et chercheurs de la HES-SO au BCV Concert Hall de HEMU autour des grands enjeux de cette thématique. Cet événement est mentionné dans l'article «L'autorité scientifique face à l'open access » en p. 33 du dossier.

www.hes-so.ch

ACTUALITÉS

RECTORAT

Obtention de l'accréditation institutionnelle

Le Conseil suisse d'accréditation a octroyé l'accréditation institutionnelle à la HES-SO le 22 mars 2019, lui reconnaissant ainsi la capacité d'assurer et de développer elle-même la qualité de son enseignement, de sa recherche et de ses prestations de service. La plus grande HES de Suisse confirme ainsi sa place dans le paysage de l'enseignement supérieur. Cette décision marque l'aboutissement d'un processus réflexif de grande ampleur lancé en septembre 2017. Valable durant sept ans, l'accréditation est assortie de conditions qui seront autant d'axes prioritaires pour le développement de la qualité au sein de la HES-SO.

www.hes-so.ch

PROMOTION

Une vidéo originale pour la HES-SO Valais-Wallis



How we move mountains: le titre de la nouvelle vidéo promotionnelle de la HES-SO Valais-Wallis prouve qu'on peut faire beaucoup avec trois bouts de ficelle et une bonne dose d'imagination. Comme les vidéos des années précédentes, celle-ci joue avec l'environnement alpin et surprend par son originalité. Pour rappel, l'une des dernières vidéos de la HES-SO Valais-Wallis avait créé le buzz, en mettant en scène un skieur et un cycliste dévalant les montagnes pour se rendre à l'école.

www.hevs.ch

INNOVATION

Rise up remporte le prix de l'innovation 2018



Rise up est un appareil d'aide aux personnes handicapées. Il permet aux personnes à mobilité réduite de se relever de manière autonome en cas de chute à domicile. Il a été conçu par Amir Elhajhasan et Stéphanie Jacot, respectivement étudiant en Master HES-SO Innokick et étudiante en 3° année du Bachelor HES-SO en Industrial Design à la HE-Arc Ingénierie à Neuchâtel. Le 31 janvier 2019, Rise up a reçu le Prix de l'innovation 2018 de la HES-SO, doté d'un montant de 20'000 CHF.

Aucune aide du type de celle proposée par Rise up n'existe actuellement sur le marché. Spécialistes en conception de produits, les lauréats ont privilégié l'écoute des utilisateurs et une approche ergonomique pour concevoir et réaliser un article répondant à des besoins spécifiques. Le jury du Prix à l'innovation de la HES-SO, constitué d'experts indépendants, a été séduit par les aspects humains, sociaux et technologiques du projet.

www.hes-so.ch

RECTORAT

Collaboration avec les Écoles polytechniques portugaises

Le 2 mai 2019, la HES-SO a signé un accord avec les Écoles polytechniques portugaises afin d'intensifier leur collaboration. Cette signature, en présence notamment de Luciana Vaccaro, Rectrice de la HES-SO, de Martina Hirayama, Secrétaire d'État à la formation, la recherche et l'innovation, et de Manuel Heitor, ministre portugais pour la Science, la Technologie et la Formation supérieure, marque le début d'une collaboration bilatérale, dans laquelle les deux parties investissent de manière équivalente et assurent une gestion commune des fonds.

Les actions suivantes sont notamment prévues : partager l'expertise pédagogique de la HES-SO en matière d'enseignement professionnalisant fondé sur la recherche avec les écoles polytechniques portugaises, développer des projets de recherche interdisciplinaires, ainsi que promouvoir la mobilité du corps professoral et de recherche entre les institutions signataires.

www.hes-so.ch

MUSIQUE

Une nouvelle directrice pour HEMU

Noémie L. Robidas a été nommée directrice générale de la Haute École de Musique de Lausanne – HEMU – HES-SO et de ses sites décentralisés de Fribourg et de Sion, ainsi que du Conservatoire de Lausanne. Elle est entrée en fonction le 1er mars 2019.

Auparavant directrice du Département spectacle vivant de l'Institut supérieur des arts de Toulouse, Noémie L. Robidas, de nationalités canadienne et française, bénéficie d'une ample expérience professionnelle, tant comme musicienne, pédagogue, chercheuse, que directrice d'établissement. Son parcours lui a déjà fait découvrir la Suisse romande et ses institutions de formation du domaine de la musique. Elle a ainsi enseigné un semestre à la HEP BEJUNE pour la formation des enseignants en musique et a été amenée à intervenir ponctuellement, depuis plusieurs années, dans les conservatoires et Hautes Écoles de Musique romands.

www.hemu.ch

ARTS VISUELS

ISSUE, la nouvelle revue en ligne de la HEAD

ISSUE est une revue en ligne créée pour partager le travail de recherche pratique et théorique élaboré au sein de la Haute école d'art et de design de Genève – HEAD – HES-SO avec le grand public. Le site rassemble, sous une même enseigne, des réflexions provenant de champs aussi divers que les arts plastiques, l'architecture d'intérieur, le cinéma, le design ou la mode.





Ce projet éditorial unique en son genre accompagne le mouvement de structuration de la recherche académique dans les champs de l'art et du design. *ISSUE* constitue désormais la vitrine principale de l'approche singulière d'une école d'art et de design, où la théorie se fonde sur l'expérimentation et la pratique.

issue-journal.ch



Sophie Gaitzsch

Sophie Gaitzsch est une iournaliste free-lance suisse basée à Paris. Elle a collaboré avec de nombreux médias dont l'ATS. L'Hebdo. La Liberté. Le Temps ou encore Swissinfo.ch. Pour ce numéro d'Hémisphères, Sophie a longuement interrogé Maaike Kruseman sur les aliments ultra-transformés, qui colonisent les rayons des supermarchés et les assiettes des consommateurs. Le thème du dossier lui évoque spontanément la parentalité, et l'incroyable capacité de ses enfants à ignorer son autorité. Devrait-elle se métamorphoser?

P.77



Jérémie Mercier

Jérémie Mercier est un graphiste/illustrateur indépendant vivant à Genève. Il a réalisé le portrait du philosophe Pierre-Henri Tavoillot. Il expérimente au jour le jour l'expérience complexe et passionnante de l'autorité avec ses deux enfants de 6 et 4 ans. Heureusement, parfois, les rapports s'inversent...

P.15



Yves Leresche

Cela fait plus de vingt-cinq ans que le Lausannois Yves Leresche s'est pris de passion pour les Roms et qu'il les photographie à travers l'Europe. Afin de déjouer toutes les idées reçues, il a partagé leur vie en voyageant, mangeant et dormant avec eux. Les trois photographies qui illustrent l'article sur les Roms sont tirées d'un travail de cinq ans sur la migration économique de Roms roumains en Suisse romande.

P.89



Melinda Marchese

Journaliste et enseignante de formation. Melinda Marchese s'occupe de la relecture finale de l'ensemble de la revue. Pour elle, l'évolution des rapports d'autorité s'apparente à une dynamique sociale réjouissante : les « soumis » s'émancipent et s'expriment, bouleversant des traditions souvent inégalitaires et conservatrices. Ils apportent surtout de nouvelles idées et de nouveaux points de vue. Pour elle, l'autorité ne s'érode pas, elle se rafraîchit.

S'ABONNER À H É M I S P H È R E S

Hémisphères explore deux fois par année une thématique actuelle.

La revue est en vente dans les kiosques de Suisse romande au prix de CHF 9.–
Vous pouvez recevoir les 6 prochaines éditions à domicile au prix de CHF 45.–
Abonnez-vous sur internet à l'adresse revuehemispheres.com
ou par e-mail abo@revuehemispheres.com

L'abonnement est gratuit pour les étudiantes et étudiants ainsi que le personnel de la HES-SO. Pour s'abonner, merci de faire un mail à <u>communication@hes-so.ch</u> en indiquant votre titre, filière, année d'étude, ainsi que votre adresse privée.

Les anciens numéros d'*Hémisphères* peuvent être commandés sur revuehemispheres.com



Hes·so

Haute Ecole Spécialisée de Suisse occidentale

Fachhochschule Westschweiz

University of Applied Sciences and Arts Western Switzerland

Design & Arts visuels

HE-Arc Conservationrestauration

Economie & Services

Haute école de

gestion Fribourg

HEG-FR

Ingénierie & Architecture

Haute école
d'ingénierie et
d'architecture
Fribourg – HEIA-FR

Musique & Arts de la scène

Santé

Haute école

HE-Arc Santé

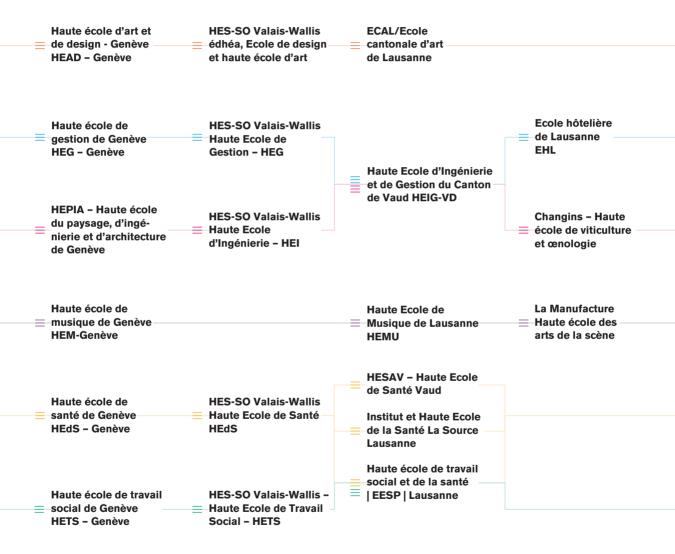
HEdS-FR

Travail social

Haute école de travail

social Fribourg

HETS-FR



AUTORITÉ

Autorité, les nouvelles règles du jeu, Dortier J.-F., Magazine Sciences Humaines, 2012

La crise de la culture, Arendt H., Gallimard, 1972

La notion de l'autorité, Kojève A., Gallimard, 2004

L'autorité, objet d'histoire sociale, Karila-Cohen P., Le Mouvement social, 224, 2008

Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940), Cohen Y., Amsterdam, 2013

Pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité, Revault d'Allonnes M., Seuil, 2006

GRAND ENTRETIEN

Comment gouverner un peuple-roi? Traité nouveau d'art politique, Tavoillot P.-H., Odile Jacob, 2019

Les métamorphoses de l'autorité, Tavoillot P.-H., Frémeaux, 2012

PORTFOLIO

Paoloverzone.com

ENTREPRISES

Des hommes appréciables. Se transformer et inspirer autrui, Bachmann L., à paraître

Freedom, Inc., Carney B. & Getz I., Argo-Navis, 2016

Saving the Modern Soul. Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help, Illouz E., University of California Press, 2008

FAMILLE

Familles contemporaines et pratiques numériques: quels ajustements pour quelles normes? Balleys C., Martin O. & Jochems S., Enfances Familles Générations, 2018

Grandir entre adolescents. À l'école et sur internet, Balleys C., PPUR, 2015

Instaurer des normes de bonne parentalité - Les indicateurs statistiques des risques et du bien-être de l'enfant aux États-Unis, Gaberel P.-E., Lien social et politiques. « Être un bon parent » – Une injonction contemporaine, Presses de l'EHESP, 2014

Le «parent non statutaire » face aux cadres institutionnels suisses: entre espoirs et angoisses, Ansermet C., Hounet Y.-B., Gaberel P.-E. & Modak M., in Homosexualité et parenté, Fine A. & Couduriès J. (Éd.), Armand Colin, 2014

Le Soi, le Couple et la Famille, De Singly F., Nathan, 1996

Parentalité: perspectives critiques, Bachmann L., Gaberel P.-E. & Modak M., EESP, 2016

ART

Z-aubry.com

OPEN ACCESS

Panorama et modélisation d'identifiants pérennes pour la création d'identités de confiance, Espasandin K., Jaquet A. & Lefort L., Haute école de gestion de Genève, 2018

Publicationscientifiquesuisse. blogspot.com

Towards Trusted Identities for Swiss Researchers and their Data, Schneider R. & Raemy J., International Data Curation Conference, Melbourne, 2019

SOINS

Définir la collaboration interprofessionnelle: étude qualitative des représentations pratiques des formateurs/trices en santé, Staffoni L. & al., Kinésithérapie, Volume 19, 2019

L'espace professionnel infirmier: une analyse à partir du cas de la Suisse romande, Longchamp P., Toffel K., Bühlmann F. & Tawfik A., Revue française de sociologie, 59(2), 2018

MUSIQUE

Le chef d'orchestre. De la figure du pouvoir à l'ordre négocié au sein d'une profession vocationnelle, Adenot P., Transposition, 5, 2015

PHOTO

Anastasiamityukova.ch

Thaddecomar.com

Yasgonin.com

Younesklouche.com

PÉDAGOGIE

Crise de l'autorité à l'école: une idée répandue à interroger, Robbes B., Spécificités, 4, 2011

Frankenstein pédagogue, Meirieu P., ESF, 1996

Gestion de classes et d'élèves difficiles, Richoz J.-C., Favre, 2009

Prévenir et gérer l'indiscipline dans les classes primaires et secondaires, Richoz J.-C., Favre, 2018

AUTORITÉS

Encountering revocation (b) orders: A case study on the mobilization of social assistance and of 'integration' as interior (b) ordering, Pfirter L., Université de Neuchâtel, 2019

L'activité des agent-e-s de probation à l'épreuve des arythmies dans le processus pénal, Ros J. & Lambelet D., Actualité sociale, 78, 2019

L'intervention sociojudiciaire en milieu ouvert: un espace professionnel et une activité en recomposition, Lambelet D., Bulletin de la Société suisse de sociologie, 153, 2018

WEB

À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data, Cardon D., Seuil, 2015

Cafecunni.ch

Empire, Hardt M. & Negri A., New Ed, 2011

ÉCONOMIE

Global Blockchain Benchmarking Study, Hileman G. & Rauchs M., Cambridge Center for Alternative Finance, University of Cambridge, 2017

The Potential Impact of Blockchain Technology on Audit Practice, Brender N., Gauthier M., Morin J.-H. & Salihi A., Journal of Strategic Innovation and Sustainability, Volume 14 (2), 2019

SANTÉ

Association Between Ultra-Processed Food Consumption and Functional Gastrointestinal Disorders: Results From the French NutriNet-Santé Cohort., Schnabel L. & al., The American Journal of Gastroenterology, 113 (8), 2018

Consumption of ultraprocessed foods and cancer risk: results from NutriNet-Santé prospective cohort, Fiolet T. & al., BMJ, 360, 2018

Mknutrition.wordpress.com

The UN Decade of Nutrition, the NOVA food classification and the trouble with ultra-processing, Monteiro C.-A. & al., Public Health Nutr, 21 (1), 2018

ARTS VISUELS

Head.hesge.ch/taag

Resisting Extinction: Standing Rock, Eco-Genocide, and Survival & nbsp, Ray G., South Magazine, 9, 2017

INGÉNIERIE

Microbial fuel cell stack power to lithium battery stack: Pilot concept for scale up, Fischer F. & al., Applied Energy, 230, 2018

Simulation and resolution of voltage reversal in microbial fuel cell stack, Sugnaux M. & al., Bioresource Technology, 238, 2017

MUSIQUE ET ARTS DE LA SCÈNE

Claude Debussy. Biographie critique, Lesure F., Fayard, 2003

Correspondance, 1872-1918, Debussy C., Gallimard, 2005

Debussy à la plage, Campos R., Gallimard, 2018

TRAVAIL SOCIAL

Atlas des Tsiganes. Les dessous de la question rom, Delépine S., Autrement, 2012

Lutter contre les pauvres. Les politiques face à la mendicité dans le canton de Vaud, Tabin J.-P., Knüsel R. & Ansermet C., Éditions d'en Bas, 2016

Racisme et politique communautaire: les Roms, Balibar E., Lignes, 34, 2011

Roms & riverains. Une politique municipale de la race, Fassin E. & al., La Fabrique, 2014



L'autorité? Quand on parle de sa crise ou de sa démission, elle paraît bien définie. Pourtant, cette notion est bien moins saisissable qu'il n'y paraît. Dans les années 1960, la philosophe Hannah Arendt avait commencé par la définir par ce qu'elle n'est pas: la contrainte par force ou la persuasion par arguments. Non: l'autorité repose uniquement sur la reconnaissance de la légitimité d'une hiérarchie.

Notre société, semble-t-il, a de plus en plus de mal à trouver des consensus au sujet des positions hiérarchiques. La conscience des nombreux abus du passé ne permet plus la reconnaissance automatique d'un statut. Toute relation asymétrique doit désormais être négociée, prouvée. L'exercice a du bon, mais requiert de l'énergie, des moyens et parfois toute une réflexion. C'est sans doute pourquoi cette question nous préoccupe autant.

Ce dossier d'Hémisphères s'intéresse aux nouvelles formes d'autorité dans l'éducation ou la famille, mais étend aussi son questionnement à d'autres domaines comme le monde médical, la photographie, l'open science ou encore le web.

